



# *Ma tante Antoinette*

*Histoire d'un triste destin*

*Récit romancé inspiré*

*d'un événement véridique et bien réel*

*par*

*Marcel Chabot*

*Le pagineur ©2021*

## Première partie

### Le carnet de Sœur Sainte-Aimée-de-Anges - Année 1915

1 - Mardi le 6 juillet

Je m'appelle Sœur Sainte-Aimée-des-Anges. Je suis là à la demande expresse de notre Supérieure, Mère Marie des Sept Douleurs, qui m'a désignée pour veiller jour et nuit la patiente qui repose dans cette chambre faiblement éclairée par une petite lampe posée sur un guéridon. Elle est allongée, emmitouflée comme une momie, dans un grand lit entouré d'appareils branchés à un maillage de fils qui se fauillent sous ses couvertures *comme* de dormantes couleuvres. Je ne connais même pas son nom. Elle est immobile comme une statue de marbre et on la croirait morte si de temps à autre elle ne laissait échapper un petit hoquet ou que si un faible rictus ne tordait ses lèvres aux commissures. La pièce est si sombre que je dois m'approcher et m'incliner au-dessus de sa tête pour voir son visage. Elle est extraordinairement belle malgré son visage éteint, son état comateux probablement causé par les médicaments qu'on lui a administrés.

J'ignore pour le moment de quels maux elle souffre. On ne m'a encore informé de rien. J'ai cru entendre de la bouche d'un médecin venu discrètement avec une infirmière vérifier son pouls et consulter les données affichées sur les appareils, qu'elle avait été la victime d'un grave accident. Je suppose qu'elle est une personnalité importante étant donné toute l'attention qu'on lui accorde...

Si je note tout cela, c'est que Mère Supérieure m'en a expressément et formellement confié la charge. Je dois, autant que possible, tout noter dans ce carnet, hormis les actes médicaux proprement dits qui relèvent des médecins et des soignants. Elle m'a choisie pour cet office parce qu'elle connaissait mon talent pour l'écriture et ma fiabilité coutumière. Ce qu'elle souhaite - c'est ce qu'elle m'a expliqué - c'est que je rédige, au jour le jour, une sorte de journal de l'hospitalisation de cette patiente dont elle me fournira l'identité le moment venu. Elle m'avertit qu'étant donné son état, elle ne recevrait aucune visite, sauf celle d'un homme dans la trentaine auquel je m'adresserai par le seul mot « Monsieur », sans autrement tenter d'engager une conversation avec lui, sauf s'il en manifestait le souhait.

Tout à coup, assise là tout près d'elle, j'éprouve une curieuse sensation. Je m'interroge... Qui est cette femme qui semble toute jeune... Toute jeune, elle a peut-être mon âge... Un frisson me secoue et mes yeux se mouillent... Je me cale dans le fauteuil douillet qu'on m'a apporté et j'essaie de sommeiller pour calmer mon trouble, mais d'un œil seulement, car je dois garder l'autre sur.... Comment la nommer? Ma protégée? On verra...

2 – Mercredi le 7 juillet

C'est le matin. Je viens de sortir de ma torpeur nocturne. Au fait, je n'ai pas vraiment dormi, à l'affût du moindre souffle, du plus timide gémissement de Petite sœur (c'est le

nom qui vient de me sauter à l'esprit), aussi immobile sous ses couvertures qu'un gigantesque cocon. Je lui caresse la joue du bout de l'index. Sa peau aussi pâle que du lait est tiède comme celui frais sorti du pis. J'ai cru voir son œil droit un moment frémir, mais rien de plus.

Un médecin vient d'entrer suivi d'une infirmière. Ils ont échangé quelques mots en anglais. Je me suis écarté. Il a examiné Petite Sœur, pris son pouls, sa pression artérielle. Elle n'a pas bougé, juste émis une faible plainte comme un soupir. À ce qu'il semble, à voir la réaction de ce disciple d'Esculape, sans doute un spécialiste venu d'ailleurs, car je ne l'ai jamais vu dans l'hôpital, l'état de la patiente est stable.

L'homme dont m'a parlé Mère Supérieure vient de s'introduire discrètement dans la pièce. Il est grand, élancé, Il porte un chapeau à larges bords qui assombrit ses traits. Une moustache noire finement taillée donne du caractère à son visage mince. Un long manteau du plus grand chic lui descend au mollet. D'un geste de la main il m'invite à m'éloigner. Je me dirige vers la fenêtre, ouvre un peu les rideaux pour jeter un coup d'œil à l'extérieur. Curieuse, je me retourne. Il est là, penché, sa tête contre celle de Petite Sœur. Je l'entends chuchoter quelques mots que je ne peux saisir. Il lui tient la main. L'embrasse sur le front avant de quitter à pas pressés.

Ainsi se passe la journée. Les visites des infirmières assignées et du docteur Labonté, le spécialiste local chargé de son cas, se succèdent d'heure en heure. Elle ne bouge pas. Je crois comprendre qu'on l'a plongé dans un état comateux pour la préserver d'une souffrance trop intense et insupportable qui pouvait l'emporter. J'ai appris qu'ainsi on procédait parfois lorsque j'ai suivi les cours pour devenir infirmière : il s'agit d'un sommeil artificiel provoqué par un narcotique.

Alors, alors, je peux calmer mes inquiétudes... Rien d'autre à faire que d'être aux aguets et attendre. Dors, dors, je suis là, tout près, Petite Sœur... Sœur Aimée-de-anges veille.

3 – Jeudi le 8 juillet

J'ai sommeillé dans mon fauteuil toute la nuit, à l'affût du moindre frémissement de Petite Sœur. Tôt le matin, branle-bas de combat, une équipe arrive et, avec mille précautions, on glisse Petite Sœur sur une civière avant de l'escorter en douceur vers le corridor. Monsieur est là. Il ferme la marche.

Je suis abasourdi, car personne ne m'avait avertie de ce départ inopiné et subit. C'est alors que Sœur Sainte-Agnès m'apprend ce que j'ignorais encore... que ma patiente a été victime d'un grave accident d'automobile, non loin, au croisement des rues Saint-Hubert et Ontario. Une voiture ayant dérapé sur le trottoir, l'avait coincée contre un poteau, broyant sa jambe droite jusqu'à la hanche. Elle était si abîmée qu'on a dû l'amputer aussitôt qu'elle a pu être conduite à l'hôpital... Tous les journaux de la ville, La Presse, The Gazette, ont rapporté l'évènement dans leur édition de la veille. La Presse précise qu'elle a subi d'autres blessures internes graves et douloureuses. Si l'on est venu

la chercher tout à l'heure c'est pour procéder à d'autres interventions pour atténuer les effets de certaines de ces blessures. Aussi, je ne dois pas m'attendre, m'avertit-elle, à ce qu'elle revienne aujourd'hui ou même demain, et que je peux prendre congé.

En entendant cela, je ne puis contenir mes larmes. Je m'effondre et, à genoux, la tête ployée jusqu'au sol. Je sanglote longtemps, jusqu'à ce qu'à ce que Sœur Agnès quitte la pièce. Je décide quand même de rester sur place. Je ne peux m'empêcher de penser à Petite Sœur qui a mon âge, 24 ans, a ce qu'on rapporte, et qui, si jeune, sera infirme pour le reste de sa vie. Mes sanglots s'étranglent encore un très long moment dans ma gorge. Je refuse de le croire. Je finis par m'endormir. Je me réveille, poursuivie par une méchante machine folle qui fonce sur moi pour me tuer.

4 - De vendredi le 9 juillet à dimanche 18 juillet

-9 juillet - Sœur Agnès avait raison. Après les complexes et délicates opérations qu'elle a dû subir, Petite Sœur sera sous observation dans une chambre stérile au moins jusqu'à dimanche, le 18. On me laisse libre de partir, de prendre congé, mais je décide de rester sur place. J'éprouve la curieuse sensation d'être orpheline... de n'avoir pas le droit de jouir de la vie, de profiter du temps, alors que ma jumelle est emprisonnée dans un corps de douleur. J'essaie de lire, mais j'en suis incapable. Alors, roulée en fœtus dans mon fauteuil, j'essaie de me plonger dans des ténèbres pareilles à celles qui avalent Petite Sœur.

C'est le matin. Sœur Agnès vient m'informer que l'état de Petite Sœur est stable et que l'on a bon espoir de la maintenir en vie. Sa mère, qui venait d'apprendre le drame, a joint Mère Supérieure. Elle souhaite venir au chevet de sa fille au plus tôt. Elle lui a fait comprendre qu'en raison de la gravité de sa condition, ce ne pourrait être avant encore plusieurs jours. Je voudrais écrire à cette dame pour la rassurer et la consoler de mon mieux, puisque j'ai justement le même âge que sa fille. Je demande si l'on connaît son adresse. On me répond que ses parents habitent un petit village de campagne situé un peu à l'est de Québec, nommé Saint-Lazare. J'essaie de me représenter dans ma tête où il se situe exactement. Elle ferait partie d'une famille de seize enfants. Je suis stupéfaite. Cette annonce ajoute à ma peine déjà grande.

Sans tarder, je me mets à la tâche. Je dois mettre de l'ordre dans mes idées. Ce n'est pas une mince affaire que de choisir des mots, figoler des phrases, si l'on veut mettre un peu de baume sur le cœur d'une maman affligée d'un tel malheur. Surtout qu'il n'est pas encore certain qu'on pourra la garder en vie. Si je n'ai pas terminé aujourd'hui, je continuerai demain.

-10 juillet - J'ai travaillé une bonne partie de la soirée d'hier à rédiger cette lettre, gribouillé dix brouillons, raturé des phrases entières que j'ai mises au panier. Et puis, j'ai abandonné en me disant que le nuit porte conseil. Ce matin, mes idées sont plus claires et je me dis, tant pis, laisse parler ton cœur et cette bonne Dame, sans aucun doute, lira entre les lignes ta tristesse et ton désarroi.

*Chère maman d'Antoinette.*

*Hier encore j'ignorais son nom. Ma mère Supérieure m'a désignée pour veiller sur votre fille lorsqu'après son accident elle a été hospitalisée à l'hôpital Notre-Dame où je travaille. Je suis une jeune infirmière et, aussitôt que j'ai pu m'approcher d'elle, la beauté de son visage si pâle, déformé par la douleur, m'a chaviré le cœur. J'ai lu dans le journal qu'elle avait 24 ans, comme moi. Bien sûr, nous n'avons pas pu échanger même un seul mot. Son cerveau est endormi, ankylosé par les drogues qu'on lui a administrées pour qu'elle puisse supporter la douleur qui doit l'opprimer.*

*Je suppose qu'on vous a parlé de l'amputation... Rien qu'à y penser tout mon corps est pris d'un grand frisson. Comment imaginer cela? Vous, sa mère, qui avez connu tant de naissances, à ce qu'on m'a dit, avez dû être dévastée, anéantie, en l'apprenant. Et puis, il paraît qu'elle a d'autres blessures sérieuses. Depuis hier, elle repose à la suite d'interventions délicates pour réparer des lésions internes.*

*C'est avec impatience que j'attendrai votre visite dès que Petite Sœur – c'est ainsi que Je l'ai surnommée – aura recouvré l'usage de la parole. Je vous tiendrai au courant des progrès de sa rémission d'ici là et je demanderai à Mère Supérieure de pourvoir à votre transport et à votre hébergement le temps de votre séjour.*

*Je vous souhaite du courage. Je sais que vous en avez plus que quiconque, car avec une famille aussi nombreuse, les meurtrissures de la vie n'ont pas dû manquer. À très bientôt, chère, chère maman,*

*Sœur Sainte-Aimée des Anges, s.d.l.c.*

-12 juillet - L'attente me tue. Je presse Sœur Agnès dix fois par jour pour voir si Petite Sœur a repris enfin conscience. Mais à quoi bon. Elle est entre bonnes mains, du moins je l'espère. Quoi faire jusqu'au 18, date prévue de son retour ici? Je vais retrouver mes consœurs pour les aider à apporter des soins à d'autres malades. Je serai donc un peu utile tout en pensant à elle.

5 - De lundi le 19 à dimanche 1<sup>er</sup> août

-19 juillet - Les nouvelles de l'état de Petite Sœur me parviennent au compte-gouttes. Son état est stable mais le risque de complications est toujours présent. Elle a perdu beaucoup de sang, les médicaments qu'on lui injecte massivement pour contrer la douleur la maintiennent dans un état nébuleux, comateux. Si elle n'était pas aussi jeune et forte, sa vie se serait envolée. C'est un miracle, ont déclaré les chirurgiens, qu'elle ait survécu. Une jambe amputée à partir de la hanche, des lésions au rein, des luxations diverses au dos et au bassin. Mon corps se crispe et se tord, juste à m'imaginer les maux qu'elle doit endurer

Sr Agnès me remet la réponse de maman Aurélie. Un moment, je suis un peu inquiète de sa réaction, mais j'ai hâte de savoir... Elle écrit qu'elle a été émue par le ton de ma

lettre et que ma sollicitude et ma compassion pour sa fille l'ont profondément touchée. Elle ajoute que des épreuves, elle en a vécu bien d'autres au cours des ans dont elle me parlera plus tard quand nous nous verrons. Même si elle compte communiquer aussi souvent que possible par téléphone avec la Mère Supérieure, elle me prie de continuer de lui écrire ponctuellement chaque semaine. Son frère Laurent, propriétaire de la ferronnerie familiale, doit s'occuper d'établir le lien. Puis elle me parle de l'immense tristesse de son Pierre, abattu par la nouvelle, plus qu'elle l'aurait cru. Son frère Alphée qui doit bientôt prendre en charge le bien paternel a du mal à cacher son vif chagrin sous sa carapace sévère. J'avais vu juste, cette Aurélie est une mère courage que j'ai hâte de rencontrer.

6 - De lundi le 2 août à vendredi 6 août

-2 août - Sr Agnès vient m'annoncer le retour de ma protégée. Lorsqu'enfin on l'emmène, je comprends pourquoi l'absence a été si longue. Toujours raccordée par un lacs de fils à des machines papillotantes, elle est pâle comme une apparition et roide telle une morte dans son cercueil. C'est à peine si elle respire. On m'a signifié la consigne de ne pas tenter de lui parler, qu'elle n'est pas en mesure d'entendre et que cela pourrait nuire à son rétablissement. Mais je ne puis résister à la tentation de m'approcher d'elle, de prendre sa main de glace dans la mienne et de lui susurrer « Je t'aime ». Et puis, presque tout bas, comme si je m'adressais à moi-même, je lui fais part de la visite prochaine de sa mère. Il me semble que son front crispé s'est détendu. Monsieur est venu tout à l'heure, toujours aussi attentionné. Sa présence m'intrigue. Qui est-il? Un parent, un ami? Je vais demander, mais je suppose que si l'on ne m'a encore rien dit, cela doit demeurer un secret.

- 3 et 4 août - Je suis à l'affût, comme un chasseur zélé, épiant son visage calé dans l'oreiller pour déceler le moindre signe de vie, un cillement, un tic. Parfois ses paupières s'écartent, oh à peine... Ses lèvres se tordent comme si elle voulait dire quelque chose.... Elle semble faire des efforts, mais j'ai beau tendre l'oreille, elles ne laissent passer aucun son.

-5 août - J'attends un signe. Je me morfonds. Mais toujours rien. Monsieur est venu mais à ce que j'ai pu observer, il n'a suscité aucune réaction de la malade.

7 - De vendredi le 6 août à mercredi 1<sup>er</sup> septembre

-6 août - Enfin, Petite Sœur a ouvert les yeux ce matin. En m'apercevant, elle a eu l'air effrayé d'un oiselet guetté par un chat, comme si elle s'échappait d'un rêve. Elle m'observe un moment et l'on dirait qu'elle renoue peu à peu avec le monde des vivants. Je me penche vers elle et je lui souris. Son visage se détend et ses lèvres esquissent une moue riieuse. Alors je me décide, malgré la consigne, de lui parler, de me présenter, puisque, pour elle, je suis pour ainsi dire une apparition. « Bonjour, mademoiselle Antoinette. Je m'appelle Sœur Sainte-Aimée-des-Anges. Je suis l'infirmière qui doit veiller sur vous le temps de votre guérison. Vous avez été victime d'un grave accident. Une machine vous a frappée alors que vous marchiez sur le trottoir. Je ne puis vous en

dire plus pour le moment. » Elle semble comprendre, puis ferme les yeux et repart au pays des songes.

8 - Du 7 au 22 août

Samedi matin. Elle bouge, ouvre les yeux. Je la salue. Son visage s'éclaire. Je lui parle. Je lui répète mon nom. Elle hoche un peu la tête pour m'indiquer qu'elle comprend. Elle marmonne quelques mots que j'ai peine à saisir. Je fais appeler Sœur Agnès pour me conseiller. Est-ce que je dois continuer à susciter son attention et à la stimuler verbalement? Elle s'informe et il semble, selon les médecins qui suivent son rétablissement de près, que puisqu'elle a repris pleine conscience, il y aurait même avantage à ce qu'elle soit incitée à s'exprimer, à reprendre le fil du temps, en évitant toutefois de la trop fatiguer.

À partir de ce jour, je profite de chacun de ses moments d'éveils pour l'entretenir de choses et d'autres, de petits riens, des bagatelles de la vie quotidienne. J'essaie de la dérider par de bons mots et j'y réussis parfois. Chaque jour sa voix se raffermie et je la comprends de mieux en mieux. Et maintenant qu'elle peut se nourrir, je l'aide de mon mieux, même si cela semble l'irriter. Et chaque matin, je brosse ses beaux cheveux et mets un peu de couleur sur ses joues avant la visite de Monsieur. Au terme de cette semaine, je crois que nous sommes devenues des amies. Ce qui me cause du trac, car elle me presse de tout lui apprendre sur son accident et des séquelles de ses blessures. Mais cela n'est pas de mon ressort, bien sûr, et je me demande comment je puis échapper à ses questions insistantes.

Maintenant qu'elle peut tenir une conversation suivie, je lui révèle que je suis sur le point d'inviter sa mère à venir la visiter, que Mère Supérieure a tout prévu à cet effet. Cela pourrait avoir lieu bientôt, à sa guise. Cette nouvelle la ravit et l'excite. Ce pourrait être au cours de la première semaine de septembre. Je lui promets de lui faire savoir dès que possible la date exacte.

Comme il peut l'entretenir plus longtemps de jour en jour, Monsieur prolonge ses visites, parfois jusqu'à presque une heure. Je quitte alors la pièce pour ne pas gêner leur conversation. Mais le mystère demeure entier sur l'identité de cette personne. Même Sœur Agnès ne peut ou ne veut m'en dire davantage.

9 -- Semaine du 23 août

Petite Sœur reprend des forces. Chaque jour, elle est un peu plus éveillée et allègre. Nous sommes devenues de bonnes amies, nous bavardons, je lui donne des nouvelles du monde extérieur. Je lui apporte des journaux qu'elle lit maintenant sans mon aide. Elle est intelligente et vive. Elle est bien informée sur le déroulement de la guerre qui fait des victimes en Europe et qui, selon certains, finira par se répercuter jusqu'ici.

On a dû lui révéler la nature de ses blessures, car depuis quelques jours, elle a cessé de me harceler de questions à ce sujet. Cela me rassure, car j'ai la poitrine en faillace

seulement à évoquer le trouble qui doit la saisir en imaginant la suite de sa vie. Son courage est immense. Sans être joyeuse, elle fait preuve d'une sérénité et d'un flegme incomparables. Comme elle me voit noter dans un carnet nos gestes, conversations et interactions, Petite Sœur, me fait part de son souhait de poursuivre elle-même ce travail. Cela me trouble un peu, car je crains qu'ainsi la nécessité de ma présence à ses côtés puisse être abolie. Elle me rassure en me disant que Monsieur réglerait ce petit détail. D'ailleurs, pour exaucer son vœu, il doit lui apporter bientôt une écritoire, un petit pupitre en bois léger qu'il a fait fabriquer exprès pour qu'elle puisse écrire aisément sans fatigue. Ainsi, elle pourra commencer la rédaction d'un journal. Je promets de l'aider.

10 - Du premier au 30 septembre

Petite Sœur a commencé ses exercices d'écriture. Elle a de la difficulté à adopter une position qui ne lui cause pas trop de douleur. Il suffit d'un geste un peu brusque pour que je la voie grimacer et échapper une plainte. Mais son courage est sans limite, elle trace les lettres et les mots, comme une écolière de 7 ans, sans se décourager. Si bien qu'après quelques jours, elle est capable d'aligner quelques courtes phrases dont elle est satisfaite. C'est elle, me propose-t-elle alors, qui écrira à sa mère pour l'inviter à venir lui rendre visite. Et elle rédige ce petit mot que je m'empresse de mettre à la poste

*Chère bonne maman,*

*Je sais que depuis mon accident, tu t'inquiètes plus que de raison pour ma santé et ma guérison. Tu seras sans doute un peu réconfortée si je te dis que c'est moi qui ai écrit ce mot. Grande Sœur Aimée, toujours dévouée et prévenante, me facilite la tâche par mille petites attentions.*

*Bon voilà, je suis déjà un peu fatiguée. J'ai tellement hâte de vous voir, de vous embrasser, de sentir votre présence rassurante. Et si papa Pierre pouvait t'accompagner, mon bonheur serait double. À bientôt, bientôt... Je laisse Sœur Aimée communiquer avec toi pour choisir une date...*

*Votre petite Antoinette*

La date de la visite a été fixée au 19 septembre, un samedi. Petite Sœur est tout excitée et compte les heures. La venue de son papa la comble. Elle me confie que c'est un homme discret, effacé, plutôt distant, qui cache une sensibilité à fleur de peau. Elle craint même qu'il défaille en constatant l'ampleur de ses blessures et de la lourdeur de son handicap. Mère Supérieure veut faire de cette rencontre une fête. Je crois que la famille nombreuse de cette Dame a suscité chez elle une affection toute particulière. Elle sera donc reçue telle une personne de haut rang. Cela la gênera un peu, selon Antoinette, car si sa mère est une femme autodidacte éclairée, experte en cent domaines, elle est simple, sans prétention aucune, et d'un abord facile. Sa vie rude et des expériences difficiles lui ont donné une stature souveraine dont elle n'abuse



pourtant jamais. Quant à son Pierre, il la suivra dans son ombre, peu sensible aux façons des gens de la haute.

-19 septembre - Le jour est arrivé. C'est moi que Mère Supérieure désigne pour accueillir Dame Aurélie et son époux. De prime abord, je me rends compte qu'il s'agit d'une femme droite, distinguée, qui connaît les bonnes manières. Immédiatement, elle m'impressionne et je ravale mes préjugés sur les gens de la campagne. Mais au fond je ne suis pas surprise lorsque je me tourne vers sa fille si courageuse, si digne, si raisonnable.

Les effusions sont vives malgré les difficultés de rapprochement. Les larmes se mêlent aux larmes et l'interminable silence qui suit témoigne de l'émotion vécue par le couple et leur fille alitée. À un certain moment Dame Aurélie est obligée de soutenir et de reconforter son compagnon qui semble prêt à défaillir. Je le découvre, ce sont des gens aimants dont les sentiments sont vrais, enracinés dans des valeurs transmises de génération en génération. Leurs propos, sentis et bien pesés, reflètent leur bon sens et leur sagesse naturelle. Je me sens bien juste à les écouter deviser sereinement. La mère pose des questions et sa fille lui répond calmement, avec certaines hésitations, forcée sans doute de choisir les mots justes pour décrire sa condition. Elle a beau être armée d'endurance et de ténacité, elle ne peut s'empêcher de grimacer lorsque sa fille lui énumère une à une les séquelles de l'accident dont elle a été victime. Quant à Pierre, il demeure silencieux, comme sonné par cette avalanche de malheurs. Discrètement, il chasse du bout du doigt les larmes qui dévalent sur ses joues.

Puis arrive Monsieur. J'ignorais qu'il viendrait. Mais je suppose que cela avait été entendu entre lui et Antoinette. Il s'approcha des parents, se pencha pour les saluer et leur serra la main. À voix basse, il leur chuchota quelque chose que j'entendis mal, mais qui devait être son nom. Puis s'étant retourné vers Antoinette, il prit la main qu'elle lui tendait, la baisa avant de l'embrasser pudiquement sur la bouche.

Il prit alors place dans le fauteuil qui lui était réservé, fit une pause, et prit la parole : « Antoinette vous a déjà sans doute rapporté les circonstances de l'accident horrible dont elle a été victime, que je n'ai donc pas besoin de vous rappeler. Avec son consentement, j'ai donc intenté contre le conducteur fautif une poursuite civile pour au moins en minimiser les séquelles dont certaines sont graves et irréparable, comme on vous l'a appris. L'argent, bien sûr, ne guérira pas ses blessures, mais l'aidera à vivre moins douloureusement son infirmité. Voilà, au nom d'Antoinette, je m'occupe de tout et je suis certain qu'elle gagnera sa cause. Je vous tiendrai au courant. Pour la suite, ma chère Antoinette pourra vous expliquer mieux que moi la nature de notre relation. Sachez seulement que votre fille m'est chère et que je reconnais en vous deux les parents qu'elle mérite. À quelques reprises elle m'a parlé de vous avec le respect et surtout l'affection que vous lui inspirez. Notre rencontre a juste confirmé ses dires. » Il les salua et quitta après avoir soufflé un dernier baisé à Petite Sœur.

Dame Aurélie et son Pierre demeurèrent silencieux un bon moment après cette intervention étonnante. Visiblement, ils ne connaissaient rien du lien qui existait entre ce Monsieur et leur fille. Ils se posaient des questions, bien sûr. Elle n'était pas bavarde, Antoinette, et les rares lettres qu'elle avait écrites à sa mère depuis son départ pour la grande ville, étaient avarés en détails. Après avoir travaillé comme bonne, gardienne d'enfants, puis gouvernante, elle occupait depuis deux ans un emploi rémunérateur dans un grand magasin de l'est de la ville. Elle habitait tout près, ce qui était un avantage qu'elle appréciait.

Tout compte fait, malgré la lourde infirmité qui allait affecter pour toujours la vie de leur courageuse enfant, le couple sembla rasséréiné du fait qu'un bon samaritain, peu leur importait au fond qui il était, s'occupe d'elle et de son bien-être et qui, de plus, paraissait lui vouer une affection toute particulière. Dame Aurélie, dont la vie avait été, selon sa fille Antoinette, parsemée de rudes épreuves, avait développé une largeur d'esprit et une tolérance peu communes chez la gent féminine de notre époque. Elle se contentait d'aimer sans juger.

11 - Du vendredi 3 septembre au mardi 30 novembre

Petite Sœur voulait commencer à écrire son journal dès maintenant, mais elle se rendit compte qu'elle était encore trop faible et en panne d'énergie pour s'adonner à cet exercice dès maintenant. C'est donc moi qui continuerai, avec son assentiment et à partir de nos conversations et des confidences qu'elle me ferait, de rendre compte de son séjour parmi nous

Ce matin, le 10 septembre, elle me confie, après la visite de Monsieur, que celui-ci a mandé des spécialistes d'une firme de Boston, réputée dans la fabrication de prothèses, en vue de l'examiner et d'ébaucher le prototype d'un membre artificiel articulé qui pourrait lui permettre de se déplacer sinon aisément, du moins commodément. Il semble, à ce qu'on lui a affirmé, que leurs ingénieurs accomplissent maintenant des miracles dans le perfectionnement de tels appareils. Il ne lui a toutefois pas caché que la réadaptation serait longue et pénible, étant donné la nature de son amputation. Lorsque je lui mentionne qu'un tel appareillage sur mesure devait coûter très cher, elle sourit en me disant que pour Monsieur, cela n'avait pas d'importance.

Je profite du moment pour tenter d'en connaître davantage sur son identité. Je suis curieuse de savoir. Je crois que Petite Sœur le comprend. Après une hésitation, elle se tourne vers moi et, me fixant de ses beaux yeux, elle murmure : « C'est un secret que je ne peux dévoiler, mais à toi, qui es mon amie, la seule vraie que j'aie en fait, je peux bien t'en révéler la moitié. Le reste tu le devineras sans doute. Monsieur est un personnage important du grand magasin où je travaille depuis plus de deux années. Bonne employée, diligente, ponctuelle, attentionnée pour les clients, il me remarque et il me prend sous son aile, ce que je ne déteste pas au départ. Mais les mois passants, nous sommes devenus bons amis. C'est ainsi que depuis l'accident, il s'est dévoué sans compter pour me rendre la vie moins pénible et douloureuse. Tu le sais, les soins dont

on m'a entourée ne sont pas ceux auxquels a droit une pauvre paysanne anonyme. Toi, une fille consacrée au Seigneur, je ne t'en voudrais pas de me mal juger. De me comparer à l'une de celles-là qui arpentent les rues, non loin d'ici, pour gagner leur pitance... Voilà... »

La semaine suivante, le 17, arriva de Boston un représentant de la firme de prothèses, accompagné d'une jeune femme qui parlait un peu français. Elle expliqua qu'elle devait procéder à un examen de la victime pour constater les séquelles de l'amputation et l'état de la cicatrisation. Puis, sous la supervision de son patron, médecin et ingénieur, elle prendrait des photos et des mesures pour permettre aux techniciens de l'entreprise de parfaire le meilleur appareil possible. Bien sûr, il y aurait, en cours de fabrication, des ajustements à faire, ce à quoi, elle veillerait personnellement. Dans les semaines suivantes.

Antoinette se prêta de bonne grâce aux différentes manipulations nécessaires qui, on pouvait le lire sur son visage grimaçant de douleur, lui causait de vives douleurs. Un moment, je m'éloignai ne pouvant supporter le mal qu'on était forcé de lui faire, je le comprenais. J'espérais seulement que cet éprouvant épisode pénible ne serait pas en vain. Lorsqu'elle eut recouvré sa tranquillité, le médecin s'adressa à elle pour 'inviter à entreprendre des exercices pour renforcer ses muscles et raffermir sa vitalité dégradée par des semaines d'inactivité. Il ne lui cacha pas que le chemin qui la conduirait à une démarche en équilibre serait ardue et remplie d'embûches.

Il lui fallait commencer à se préparer dès maintenant. Mais il ne doutait pas qu'elle réussisse à surmonter toutes les difficultés à venir, elle qui avait survécu de façon miraculeuse à un si terrible accident. Petite Sœur resta silencieuse longtemps après le départ des deux visiteurs. On aurait dit qu'elle soupesait dans sa tête les avantages et les inconvénients d'abandonner tout simplement la lutte et de se laisser végéter et mourir ou de se tenir de nouveau debout, de marcher, même si sa vie, elle le savait, aurait une fin prématurée. C'est peut-être moi, au fond, qui interprétais ainsi ce silence, car j'aurais manqué de courage et de foi pour affronter l'avenir.

Mais après la visite de Monsieur, ce jour-là, Petite Sœur parut réconfortée et sortit du nuage qui l'avait enveloppée dans la grisaille. Elle me confia que son bon ami avait décidé, avec la complicité de Mère Supérieure et des autorités civiles responsables de l'hôpital, de doter celle-ci d'un centre de réadaptation qui serait entièrement équipé à ses frais, si un local adéquat était mis à sa disposition. Ainsi, Petite Sœur pourrait bénéficier, sur place, des activités et des exercices de réadaptation offerts par les meilleurs spécialistes recrutés dans la métropole. Cette annonce, sans doute accompagnée de mots d'encouragement bien à-propos, sembla l'aiguillonner.

Aussi, dès que le centre fut emménagé et prêt à opérer, Petite Sœur voulut s'y rendre sans retard. Son enthousiasme était débordant et je craignais un peu sa réaction si les résultats ne correspondaient pas rapidement à ses attentes. Et j'avais raison de

craindre, car étant donné la condition déplorable de ses muscles atrophiés par son long alitement, elle ne fut soumise, les premiers jours, qu'à des exercices légers de remise en forme, étirements, palpations, massages. Elle avait espéré certainement de pouvoir faire davantage et de progresser à un rythme accéléré. Le fait est qu'après chaque séance, elle est exténuée et heureuse de retrouver le confort du fauteuil spécialement conçu pour elle que son ami lui a procuré. Nous sommes devenues des amies et la tournure de nos conversations prend un ton plus personnel. Je n'ai pas eu le bonheur comme elle de vivre dans une grande famille. D'avoir une petite sœur pour partager mes rêves, mes doutes, mes projets et mes inquiétudes, m'apaise et me reconforte.

Les semaines passent. Malgré des épisodes de lassitude et de découragement, ma belle et bonne amie persiste courageusement à entraîner son corps et à lui redonner son énergie et sa souplesse d'avant. Il arrive qu'à bout de force et de patience, elle rage, pleure, crie, se lamente, mais après une nuit ou un jour de repos, elle reprend le collier. Mais je crois que sans le soutien constant et les stimulations assidues de son protecteur, elle renoncerait à tous ces efforts dont l'aboutissement est toujours incertain. Heureusement que le temps des Fêtes n'est pas loin et que le ralentissement des activités lui apportera un peu de détente et d'apaisement

J'avais pensé inviter sa mère à l'occasion de Noël ou du Premier de l'An, mais elle m'en a dissuadé, même si cela l'aurait comblée, invoquant comme argument qu'un tel déplacement supposait une dépense excessive pour des gens démunis habitant au milieu d'une lointaine campagne. Je m'en ouvris à Monsieur qui m'a assuré que rien n'était impossible et qu'il ferait en sorte que son Antoinette puisse fêter le Jour de l'An, avec ses parents, comme autrefois dans sa famille, comme elle lui avait raconté, une fois. Mais, bizarrement, à partir des derniers jours de novembre, son humeur changea brusquement et elle sombra dans un état d'abattement et de neurasthénie incompréhensible.

12– Du mercredi 1<sup>er</sup> au mardi 28 décembre

Était-ce la conséquence de l'acharnement qu'elle avait déployé, après sa terrible épreuve, pour refaire ses forces ou le sentiment que toute cette énergie qu'elle avait dépensée en s'adonnant à des exercices épuisants qu'elle trouvait, au surplus, futiles, ne parviendrait pas à lui rendre sa vie libre d'avant. Elle était infirme, elle en prenait maintenant conscience avec acuité, à jamais condamnée à devoir compter sur autrui pour simplement accomplir les gestes quotidiens les plus simples. Une telle vie était-elle supportable? Prostrée dans son lit ou dans son fauteuil, enroulée sur elle-même comme un fœtus, elle sanglotait ou grognait des imprécations. La nourriture qu'on lui apportait, elle la rejetait du revers de la main, jetant même assiettes et ustensiles sur le plancher. Lorsque nous nous adressions à elle pour la consoler ou lui apporter quelque réconfort, elle nous fixait avec un regard sévère, nous menaçant parfois de son poing tremblant.

Malgré tout je restais là près d'elle pour la surveiller, éviter qu'elle tente de se déplacer sans aide, chute et se blesse. Monsieur venait me relayer trois ou quatre fois chaque

jour. Il passait maintenant plusieurs heures auprès d'elle. Sa présence, toutefois, n'était pas mieux supportée que la mienne. Seuls les calmants qu'on lui administrait lorsque son agitation devenait insupportable ou dangereuse avaient un effet sur son humeur, au moins temporaire. Les jours passants, nous désespérions tous les deux, ne sachant plus que faire pour la tirer de sa grande noirceur.

Noël arrivait et aucun signe de rémission ne se manifestait malgré nos tentatives répétées de la distraire de son mal. Monsieur avait même apporté un gramophone dernier cri et faisait jouer des airs de Noël bien connus. Cela la calmait un moment, mais sa confusion et sa frénésie refaisaient vite surface.

Fallait-t-il, dans cette circonstance maintenir l'invitation faite à sa mère Aurélie qui était de nature à accroître son inquiétude et son tourment à propos de sa fille. Nous avons hésité et tergiversé longtemps à ce propos. Mais c'est finalement la décision de Monsieur qui prima : il était d'avis que le fait de voir sa mère en chair et en os, de lui parler, pourrait avoir un effet bénéfique sur Antoinette. Surtout que cette femme qu'il n'avait rencontrée qu'une fois, il était vrai, lui était apparue comme exceptionnelle, douée d'un caractère et d'une personnalité hors du commun. S'i y avait quelqu'un, selon lui, qui pouvait donner à Antoinette l'élan qu'il fallait pour qu'elle renoue avec le goût de vivre, c'était elle. Après l'avoir entendu, j'acquiesçai à son raisonnement. De toute façon, nous n'avions rien à perdre, tout à gagner.

Et Dame Aurélie se présenta à la gare à la date et l'heure prévues et c'est Monsieur en personne qui s'y rendit pour la prendre, car il voulait l'informer clairement de la condition et de l'état d'esprit de sa fille. Il entendait aussi lui transmettre le souhait que Sœur Aimée et lui comptaient sur elle pour accomplir le miracle attendu. Elle ne sembla pas très surprise et bouleversée par ce discours. Elle se contenta de déclarer, alors qu'ils allaient franchir la porte de l'hôpital : « Vous savez, Monsieur, qu'ayant mis au monde et élevé seize enfants, j'ai traversé bien des épreuves. Ma fille connaît mon parcours, elle sait que je n'abandonne pas facilement. Je vous promets de faire mon possible pour qu'en la serrant dans mes bras, je puisse lui transmettre une étincelle de mon amour de la vie et de ma croyance qu'il vaut la peine d'aller jusqu'au bout quoiqu'il arrive. » Sa voix assurée, ferme, posée, l'avait déjà convaincu qu'il avait pris la bonne décision.

Le lendemain, 1<sup>er</sup> janvier 1916, Monsieur fit dresser une table dans un petit salon adjacent à la chambre d'Antoinette. Il s'était assuré les services d'un chef réputé qui avait mitonné un menu particulier basé sur des indications qu'Aurélie lui avaient communiquées lorsqu'il avait réussi à la joindre au téléphone quelques jours auparavant. C'est ainsi qu'Antoinette qui n'avait pas été mise au courant de la visite de sa mère fut conduite dans un fauteuil roulant dans ce petit salon. Contrariée par ce déplacement imprévu, elle maugréait lorsqu'ayant passé la porte, elle se trouva face à sa mère qui lui souriait, les mains tendues. Elle se figea comme si la foudre l'avait frappé ou si une sainte lui était soudain apparue. Constatant sa stupéfaction, maman Aurélie accourut et s'étant penchée au-dessus d'elle, l'enserra dans ses bras vigoureux. L'étreinte dura

longtemps, Antoinette sanglotant, les yeux inondés d'un flot de larmes qui dévalaient jusqu'à son menton et dans son cou. Une fois rassérénée, c'est encore sa mère qui poussa le fauteuil près de la table et prit place à son côté. Mère Supérieure, Sœur Agnès, le docteur Labonté, le médecin qui veillait journallement à son rétablissement depuis son accident, se joignirent à eux ainsi que les deux infirmières qui lui étaient attachées.

Dans les premières minutes, l'atmosphère demeura figée, mais bientôt, après quelques lampées du vin excellent qui fut servi à l'apéritif, le nuage de gêne se dissipa et la gaieté s'alluma dans les visages. Tous et toutes pouvaient se rendre compte de l'affection que maman Aurélie vouait à sa fille qu'elle ne quittait pas du regard, l'écoutant, lui glissant à l'oreille quelques mots. De l'entrée au dessert, la tablée se régala et le festin se termina dans une apothéose de propos joyeux, de toasts et de bons vœux pour l'année à venir.

Le lendemain, le jour prévu du retour d'Aurélie pour sa campagne, Antoinette insista pour qu'elle reste un jour ou deux encore. Tout fut donc arrangé pour qu'elle accède à cette demande. Ces deux jours, ils les passèrent ensemble selon leur volonté. Et lorsque quitta Aurélie, l'humeur neurasthénique d'Antoinette avait disparu, comme par miracle. Dès mon retour auprès d'elle, elle me lança : « Tout va aller bien maintenant, maman me l'a dit. Je me sens comme... si j'avais attrapé sa force et son courage et que je pouvais maintenant affronter tous les obstacles, escalader les montagnes, voler même. Je le sens, sa ténacité, sa poigne, sa volonté, coulent dans mes veines. Et, à partir de ce jour, avec ton aide, si tu le veux bien, je m'efforcerai à écrire d'autres épisodes de mon histoire. »

## Deuxième partie

### Le Journal d'Antoinette, 1916 -1917

#### Année 1916

Samedi, 8 janvier - Ici débute mon journal. Il sera certainement un peu brouillon, car je me fatigue vite et que mes idées s'emmêlent parfois. Sœur Aimée est à mon côté. Elle a accepté de m'aider, de me souffler les mots justes lorsque j'hésite. À vrai dire, j'ai conservé peu de souvenirs de mon enfance sur la ferme paternelle. Je me rappelle que ma sœur Joséphine, plus âgée que moi d'une dizaine d'années, me surveillait et me protégeait. Curieuse et téméraire, j'avais tendance à m'évader de la maison et à vagabonder dans les champs alentours. Souvent, c'était pour fuir mon frère Alphonse qui ne cessait de me harceler et de m'étriver avec ses agaceries polissonnes. Parmi les chats que nous avons, Noiraude, une grosse chatte, était ma favorite. Comme je la gâtai, elle me suivait partout, comme un chien. Nous en possédions un aussi, Bonasse, un immense bâtard blondasse qui en imposait. Mais bête à mourir, il était nonchalant et n'aurait pas fait de mal à une mouche. C'était là ma vie de tous les jours, plutôt terne et ennuyeuse. Mais je n'étais pas malheureuse, car nos parents nous aimaient et faisaient ce qu'ils pouvaient pour nous procurer le nécessaire.

J'avais six ans lorsque mes parents ont pris la décision de déménager à Somersworth au New Hampshire. Notre pauvre terre ne suffisait plus à nourrir la famille et il y avait du travail, à ce qu'on racontait, dans les filatures de coton. Joseph et Maria, les aînés, attirés là-bas par des amis, y avaient déjà trouvé un emploi. À six ans, je savais à peine lire. Heureusement que pendant les cinq années que j'ai vécu dans cette ville, j'ai pu fréquenter l'école. Ce sont les curés des nouvelles paroisses à majorité françaises qui recrutèrent des maîtresses pour nous enseigner. Nous, les francophones, formions de petites bourgades autonomes, avec nos magasins, tous les services, comme chez nous. Comme j'aimais l'école et que les classes étaient peu fréquentées, je ne pris pas de retard. Et puis, bien forcé de me faire de petites amies anglaises dans le voisinage, j'appris rapidement à me débrouiller dans cette langue. Si bien qu'au retour, cinq ans plus tard, je pouvais la parler couramment. Bon, je prends une pause, car j'ai encore à dire sur cette période de ma vie.

Dimanche, 16 janvier - Comme je ne veux rater aucun de mes entraînements quotidiens, et que parfois j'en reviens exténuée, j'ai un peu négligé mon journal. Voilà, je reprends le fil...

La vie à Somersworth fut éprouvante pour tous les membres de la famille. À sept ans, je faisais mon possible pour aider maman. Je m'occupais de ma sœur Léontine et de mes frères Ladislas et Alphée, dont l'un était bébé et l'autre n'avait que trois ans à notre arrivée. Puis bientôt Ludivine et Albertine, qui maintenant âgées de 12 ans étaient admises à un emploi à la filature, décédèrent coup sur coup, emportées, selon le

médecin, par la tuberculose. Puis ce fut la petite Léontine qui succomba, atteinte de consommation. Ces trois décès atterrèrent bien sûr maman et papa.

Entre-temps, il y avait eu des événements plus heureux, la naissance de Lauradan, puis le mariage de Maria avec le géant Pierre Lambert. Là sonna le coup fatal, la maladie et la mort de Joseph, vingt-deux ans, l'aîné de la famille. Comme ses deux sœurs, terrassé par la maladie du coton. À partir de ce jour-là, maman avait juré ses grands dieux de fuir dès que possible ce pays de mort. Je dois dire que le jour de notre départ, au printemps suivant, j'étais la plus heureuse du monde. Même si la vie sur une ferme est souvent pénible, ennuyeuse et souvent exécrationnelle, je la préférais à celle de cette ville où les enfants mouraient trop vite.

Lundi, 24 janvier - Je poursuis mes entraînements sans faillir. Mes progrès sont lents, mais constants. Aujourd'hui, j'ai un rendez-vous avec l'ingénieur qui a conçu cette prothèse qui doit me permettre de me déplacer debout comme tout humain normal. Il souhaite vérifier si les mesures qu'on a prises plus tôt, étaient adéquates et si l'appareillage peut s'ajuster commodément et confortablement au moignon rattaché à l'os iliaque. Je dois dire que cela m'inquiète. Autant je désire marcher comme avant, autant cela m'effraie d'avoir à porter cette mécanique de bois et de métal. Déjà que j'ai perdu ce qui faisait de moi une personne, je serai réduite à l'état d'une espèce de polichinelle, un pantin chambranlant et boiteux. Avec son assistante, il procède à un premier essayage. C'est douloureux, mais supportable pour le moment. Sœur Aimée qui a assisté à l'opération semblait plus souffrante que moi.

Les jours qui suivent, je suis un brin morose et songeuse. Sœur Grand (c'est ainsi que j'ai renommée Sœur Aimée) qui me surnomme toujours Petite Sœur, tente par tous les moyens de me distraire. Curieuse aussi, je l'ai observé à plusieurs reprises, elle me pose encore mille questions sur ma naissance et mon enfance dans cette campagne à peine défrichée un peu à l'est de la ville de Lévis, sur la rive Sud du Saint-Laurent. Jusqu'ici, mes propos décousus ne lui ont pas permis, je crois, de s'imaginer une aussi grande famille. Ainsi, lorsque je lui confirme que je suis la huitième d'une famille de seize enfants, son étonnement est total. Elle, la petite citadine qui est fille unique, ne peut même considérer cela. Alors, un à la fois, dans l'ordre, je lui déballe les noms de mes frères et de mes sœurs. De chacun d'eux, je suis capable de dire un petit mot. Et je m'attarde une fois de plus aux quatre qui sont partis si jeunes : Joseph, l'aîné à vingt-deux ans, Ludivine et Albertine à treize et quatorze ans, une première Léontine à sept ans, et une deuxième du même nom à trois ans.

C'en est trop. Je dois faire une pause. En levant les yeux, je vois Sœur Aimée qui me fixe intensément du regard, incrédule. Puis, ployant la tête sur ses genoux, elle sanglote et ses épaules sursautent. Une fois sa peine calmée, je lui confie que maman Aurélie, accablée de douleur et de culpabilité par ces départs, ne se remet jamais complètement de cette épreuve qui lui tirait les larmes chaque fois que nous avions la maladresse de l'évoquer.



Au retour de cet exil, en 1904, j'avais 12 ans. Pendant les cinq années qui suivirent, je n'eus d'autre choix que de travailler sur la ferme. J'aidais maman, la vaillante, qui, comme toujours, s'échinait d'une étoile à l'autre pour que ses rejetons encore vivants mangent à leur faim et soient correctement vêtus. Jardinage, culture du lin, couture, tissage, filage, boulangerie, elle faisait tout ce qui pouvait l'être à la maison, le pain, le beurre, les conserves, les vêtements. De temps à autre, je donnais un coup de main à ma sœur Joséphine, toute jeune mariée, déjà mère. Et comme mes jeunes frères fuyaient le travail de la ferme, c'est souvent moi qui accompagnais mon père aux champs. Il n'était pas très vieux, mais déjà usé par les durs travaux et les épreuves qu'il avait traversées. Surtout, il était aigri et désabusé de n'avoir pu pourvoir toujours au bien-être de sa famille.

En fait, aucun de ses fils, sauf Alphée, encore jeune garçon, ne souhaitait suivre ses traces, prendre la relève. Alfred était resté aux States avec sa sœur Maria. Léo n'avait qu'un souhait, aller les rejoindre. Lauradan brûlait de faire de même quand il aurait l'âge. Alphonse, lui, débrouillard et audacieux, s'était lancé dans la coupe et le transport du bois à Saint-Luc, un village de colons situé près de la frontière américaine.

Je pensai que c'était maintenant au tour de Sœur Aimée de dérouler le parchemin de sa vie. Je voyais à son air ébahi, en écoutant mon récit, qu'elle avait peine à imaginer ce monde étrange que je lui décrivais. Et elle me posait cent questions sur ceci, sur cela, sur un tel, une telle, que j'étais débordée

Lundi 3 avril - Ma prothèse est arrivée. C'est à moi de décider quand je serai prête à chausser cette cuissarde mécanique et à faire mes premiers pas. J'appréhende ce moment, mais c'est courageusement, en pensant à ma mère, que je veux affronter ce défi. Ce que je redoute, c'est le sentiment que j'éprouverai, chaque fois que je la porterai, de ne plus être moi-même, privée d'une partie de mon corps, infirme, oui, c'est le mot qu'on ne voudrait jamais prononcer.

Mardi 17 avril - Mon ami Rich, qui me visite tous les jours, inlassablement, m'a annoncé ce matin que le procès qu'il a intenté en mon nom pour obtenir une compensation pour les dommages irréparables que j'ai subis se tiendra bientôt, le 9, présidé par le Juge Justice Lafontaine, un nom prédestiné. Toutes les chances sont de mon côté, est-il assuré, la plupart des grands journaux de la Métropole ayant publié un compte rendu détaillé du tragique événement. Et, selon les avocats Dussault et Elliot, les nombreux témoins de l'accident ne manqueront pas pour corroborer ma déposition écrite, qu'il m'a aidé à rédiger. En raison de mon état, je ne devrais pas être appelée à témoigner sur place

Mardi 22 mai - La séance de pose et de fixation de mon pilon de rechange s'est déroulée sans encombre. Bien sûr, le fait pour le moignon de loger ce corps étranger cause une sensation étrange proche de la douleur. Avec l'aide des deux infirmières expertes qui m'assistaient, j'ai pu me lever et tenter d'esquisser un pas. C'est à ce moment que je me

suis rendu compte que la partie n'était pas gagnée. J'avais du pain sur la planche comme aurait dit maman. Juste à penser à elle, j'ai senti sa force me pénétrer.

Jeudi 15 juin - Je suis restée songeuse depuis l'essai de cette prothèse. Il m'a ramenée au jour de mon accident. Pendant plusieurs semaines j'en avais oublié les circonstances. Heureusement que Sœur Grand (même si cela l'agace que je la nomme ainsi) est là pour raviver mes souvenirs. C'est comme si tout un pan de ma vie avait été obnubilé. Quand elle me lit les comptes rendus des grands journaux au lendemain de l'accident, des bribes resurgissent dans mon cerveau, en forme d'éclairs, de crocs de douleur broyant mes os et mes chairs. Je reviens de faire des courses après ma journée de travail. Le trottoir où je déambule est achalandé à cette heure. Je hâte le pas vers mon logement qui est tout près. J'entends un crissement de pneus, des cris... on me porte... des voix bourdonnent dans mes oreilles...je suis toujours consciente... Je réponds à des questions...On m'enroule dans une couverture... le hurlement de sirènes se rapproche... et lorsque qu'enfin j'ouvre les yeux, c'est un visage inconnu qui apparaît, flou, entre mes paupières à peine entr'ouvertes. Un mal affreux s'est emparé de mon corps. Mais. C'est curieux, je ne me souviens pas d'avoir ressenti quelque douleur que ce soit à ce moment-là. Une voiture m'avait frappée et presque coupée en deux contre un poteau. Il paraît que la scène était vraiment horrible...

Samedi 1<sup>er</sup> juillet - Maman m'adresse de courts messages régulièrement. Sans ses mots d'encouragement, j'ignore si je pourrais supporter mon sort d'infirmes à domicile. Car aussitôt que je me retrouve seule, les nuées sombres du découragement fondent sur moi et m'enveloppent comme un linceul. Alors j'appelle la mort. Sœur Grand est toujours là, heureusement, pour les dissiper, en me prenant dans ses bras et en livrant un peu de son soleil.

Ainsi, chaque jour, j'ai la force de multiplier les efforts pour apprivoiser ma maudite prothèse. Un jour, j'y arrive, et le lendemain je m'effondre. Mais pourquoi tant d'efforts, au fond, sachant que l'horizon de ma vie est réduit à néant. Quelque part, au-dedans, la vie refuse de s'éteindre. Notre maître, le cerveau, répugne, on dirait, à s'effacer. Et il y a ces autres qui nous entourent, qui nous tirent à eux, nous retiennent, parce qu'il y a cette Chose mystérieuse, insondable qui s'appelle l'Amour, étincelle de notre humaine essence.

Mercredi 10 mai – Rich, qui n'a pas ménagé ses démarches pour que le procès qu'il a intenté se conclue le plus tôt possible, vient m'annoncer que le jury vient de trancher en ma faveur, et m'accorde la somme de 15,000 dollars pour les dommages subis plus 1582 pour les frais médicaux et l'hospitalisation. C'est le juge Justice Lafontaine qui a fait part de ce verdict hier, le 9 mai. Je suis satisfaite de ce jugement, mais je crois que le montant accordé, même s'il paraît considérable en ces temps de marasme, ne peut compenser pour la perte d'une jambe qui m'a rendu infirme à jamais. Sans compter que d'autres interventions qui ont été nécessaires pour me garder en vie, vont l'abrèger,

cela on me l'a dit. Rich abonde en ce sens. Si nous vivions aux States, affirme-t-il, j'aurais eu droit, dans les mêmes circonstances, à dix fois ce montant.

Mais si ce dédommagement m'assure une retraite exempte de tracas financier, il en va autrement pour lui. Il risquait de perdre celle dont il était tombé un jour en amour et qu'il n'avait cessé d'aimer malgré son lourd handicap. Il avait bien compris, à travers mes récents propos et agissements, que je répugnais à lui imposer plus longtemps le fardeau que j'étais devenue. Je le méditais depuis quelque temps, mais je tardais à lui révéler mon intention. Il avait été si bienveillant, patient, généreux depuis cette journée fatale, que tout mon être se révoltait à l'idée de lui faire du mal. Il m'adulait. Comment une femme brisée, condamnée, pouvait-elle refuser de répondre à une telle dévotion?

Dimanche 11 juin - Ayant reçu une lettre de maman sur les entrefaites, je lui confiai mon embarras à ce propos dans ma réponse. J'avais confiance que grâce au bon jugement et au discernement dont elle faisait toujours preuve, elle me donnerait un conseil avisé. Et ce fut le cas. La lettre qu'elle m'adressa une semaine plus tard, qui contenait quelques brèves et bonnes nouvelles sur les gens de la famille, s'en tenait à un bref paragraphe au sujet de mon trouble : « Ma chère enfant, ta pauvre mère n'a qu'un conseil à te donner : suis l'inspiration que te souffle ton cœur. Je sais, il n'est pas moins difficile de supporter le mal que l'on fait que d'endurer celui que l'on s'inflige. Je te fais confiance. Tu sauras résoudre cet éternel dilemme. » Puis, elle termina son message en m'assurant que quelle que soit ma décision, elle serait heureuse que je revienne à la maison dès que je le souhaiterais, que tout le monde m'y attendait.

Vendredi 1<sup>er</sup> septembre - Les jours, les semaines et les mois se déroulent sur la ligne du temps. Comme je consacre mon énergie à redevenir une personne un peu normale, capable de se déplacer sans aide, il me reste peu de temps pour l'écriture. Et je crois que mon handicap m'a rendu un peu paresseuse. Sœur Grand met sur mes efforts forcenés pour dompter ma prothèse la raison de ma fatigue et de mon apathie. Elle me chouchoute et m'aide à conserver mon entrain. Sans ses attentions de tous les instants, je crois que je n'arriverais pas à surmonter le désespoir qui me tourmente certains jours. Ce qui m'inquiète un peu, c'est que je perçois qu'elle éprouve pour moi autre chose que ce que l'on nomme de l'amitié. Cela me trouble.

Samedi 2 décembre – Octobre et novembre sont les mois de l'année que je supporte mal. La grisaille qu'ils entraînent à leur suite a toujours eu l'effet d'embrumer mon humeur. Surtout maintenant que ma pauvre condition m'empêche de sortir. Aussi, pour le temps des Fêtes, j'ai eu l'idée d'inviter maman. J'ai le mal du pays, les miens me manquent. Et cela lui fera du bien de mettre de côté, pour quelques jours, ses occupations quotidiennes. Toujours aussi casanier, papa ne l'accompagnera pas, m'-t-elle fait savoir dans sa réponse.

Samedi 30 décembre – Elle est arrivée hier comme convenu. Je profite de l'occasion pour susciter une rencontre avec Rich autour d'un bon repas. Je pense que maman peut

influer sur sa réticence à me laisser partir. Il a soulevé de nombreuses objections pour contrer mes premières tentatives visant à le convaincre du bien-fondé de mon intention. J'ai pensé qu'une autre voix que la mienne, celle de ma mère qu'il respecte et admire, pourrait l'ébranler. Et j'ai eu raison. J'ai senti, en les entendant discuter, que sa position changeait. Maman possède cet art de retourner les arguments et les raisonnements de façon à embobiner complètement ses interlocuteurs. Elle l'emballa si bien dans son discours qu'il finit par pencher en faveur de son point de vue. Elle avait invoqué le fait que notre idylle, qui devait bientôt se terminer par une union sacrée devant l'autel, pourrait, en raison de ma grave infirmité, devenir rapidement entre nous deux une cause de dispute et de discorde. Et elle trouvait déplorable qu'un amour vrai et sincère comme le nôtre, puisse se retourner en inimitié.

Année 1917

Après le départ de maman, j'ai regagné mon domicile, rue Saint-Hubert, que Rich n'avait pas abandonné en attendant que je recouvre le degré d'autonomie nécessaire pour vivre seule. Après quelques jours, je me suis bien vite rendu compte que ma condition exigeait que j'accepte qu'on m'aide. À l'instigation de Rich, que les religieuses de l'hôpital avaient en haute estime, étant donné sa générosité, il obtint que Sœur-grand vienne habiter avec moi. Elle ne se fit évidemment pas prier pour jouer le rôle d'ange gardienne. Ce qui lui convenait parfaitement, elle qui, en religion, avait pris le nom de Sœur Sainte-Aimée des Anges.

La cohabitation n'était pas tous les jours facile. Je souhaitais le plus tôt retrouver mon autonomie, alors que mon ange, prenant son rôle au sérieux, étendait constamment ses ailes au-dessus de moi pour me ménager, m'éviter toute peine et tout souci. À la longue, cela m'exaspérait et pesait sur mon humeur, habituellement assez enjouée et joviale. Je savais que je m'illusionnais à espérer recouvrer ma vivacité et ma pétulance d'avant, mais je consacrais toutes mes énergies à redevenir cette jeune femme pleine de rêves.

Rich venait me rendre visite presque tous les jours, ce qui ennuyait, j'en étais consciente, ma pauvre Sœur-grand. Elle était un brin jalouse, je m'en rendais compte, car elle souhaitait occuper toute la place à mes côtés. Mais elle n'avait nulle raison de s'inquiéter au sujet de notre relation. Il avait compris que la gravité de mon infirmité ne nous permettrait jamais plus d'être le couple d'amoureux fous d'avant ce soir fatal. J'étais infirme! Une moitié de femme, que dis-je, une carcasse humaine, incapable, une fois ma jupe relevée, d'exciter un homme, et de lui donner du plaisir. Il ne me restait que mon visage, encore beau, quoiqu'un peu flétri par les souffrances endurées et les douleurs qui perduraient. Rich m'aimait-il toujours? Je me plaisais à croire que oui. Il se montrait affectueux sans affectation ou faux-semblant, tel un grand ami. Je devais m'avouer que de sentir sa tendresse et ses attentions contribuait à maintenir équilibré mon état d'esprit. Mais je mentirais si je disais que la vie me chante et m'enchanté. Plus souvent qu'autrement, j'anticipe l'avenir comme un cauchemar.

J'ai résisté pendant des jours à cette idée saugrenue de Rich de me trouver une place au magasin, non comme vendeuse, bien sûr, ou comme chef de rayon, comme avant, mais à titre d'acheteuse ou de conseillère en lingerie féminine. Comme il avait déjà tout manigancé et planifié, mon transport de l'appartement au magasin, l'aménagement de mon espace de travail, je n'eus d'autre choix que d'accéder à son offre. Mais très bientôt, je me rendis compte que malgré mes efforts, ma volonté d'accomplir au mieux les tâches du poste, je n'arrivais pas, étant donné mon peu de mobilité, à satisfaire aux attentes de mes collègues. Cela m'irritait, surtout qu'il était notoire que c'est grâce à Rich que j'occupais cet emploi. Leurs regards torves me heurtaient. Et puis, à vrai dire, ce travail me lassait épuisée bien avant que ne sonne la fin de la journée. Par bonheur, Rich comprit mon désarroi et me libéra de ce fardeau que j'avais enduré sur mes épaules pendant trois mois.

Dès mon retour, Sœur-grand voulut de nouveau rabattre ses ailes de mère poule sur moi, me dorloter, me chouchouter, comme un nourrisson. Je ne tardai pas à mettre un frein à son emprise sur moi. Je lui fis comprendre que je n'avais pas besoin d'une nounou mais d'une amie, une Sœur-grand, capable de me distraire, de me reconforter parfois, mais surtout d'être une confidente franche, sincère, loyale. Ainsi elle se comporta dorénavant, malgré quelques manquements anodins et involontaires que je lui pardonnais en souriant.

Des confidences nous en avons échangées. Nous avons étalé nos vies de long en large. Curieusement, la mienne était plus riche en événements, incidents et contrariétés, même si j'étais née dans une campagne isolée, éloignée de toute commodité. Entre autres, la virée de la famille aux États m'avait permis d'élargir mes horizons et de connaître les aléas du voyage et de la vie urbaine. Fille unique choyée, Sœur-grand avait vécu dans un cocon, ayant eu la chance d'étudier et de devenir infirmière grâce à sa mère qui, contrairement à son mari, était une ardente propagandiste de l'émancipation des femmes. C'est ainsi qu'elle avait pu s'inscrire à la première école d'infirmière fondée à la fin du siècle dernier par une dame progressiste, Élodie Mailloux, une religieuse de la communauté des Sœurs de la charité. Inspirée par cette pionnière, elle avait pris le voile et prononcé ses premiers vœux. Et puis, un jour, sa Mère supérieure lui avait confié cette mission d'être au chevet de cette jeune fille dont l'horrible accident avait fait la une des grands quotidiens de la métropole. Cette assignation surprise l'avait d'abord effrayée, mais aussitôt qu'elle avait connu les circonstances de l'accident et eut aperçu mon visage pâle comme celui d'une rescapée de la mort, elle avait compris la signification de son affectation.

Et ainsi se termine l'année 1917. Nous avons fait plusieurs sorties, Sœur-grand et moi. Elle m'a accompagnée pour faire des courses et, plus d'une fois, elle m'a conduite au Quimetoscope pour voir ces images animées projetées sur un grand écran. Plus tard, ce fut dans une salle plus spacieuse et chic nommée l'Impérial qui offrait ce genre de spectacle, rue Bleury, que nous nous rendions. Il arrivait que Rich, attiré lui aussi par ces nouvelles inventions, nous y emmène en automobile, malgré la crainte d'Antoinette de

monter dans l'une de ces machines ronflantes et cahotantes qui avait failli un jour la tuer.

La guerre meurtrière continue, faisant des centaines de victimes parmi nos jeunes hommes depuis que la Loi sur le service militaire a été adoptée le 17 juillet dernier, malgré l'opposition farouche des Québécois. Le rationnement contribue à accentuer la pauvreté et la misère dans les quartiers pauvres de la ville. Mais il y aurait quelque espoir que le carnage cesse enfin, car les américains ont joint les alliés européens au début de l'année. Beaucoup sont d'avis que le vent va bientôt tourner. Le seul gain que ce sinistre événement a produit, à mon avis, est que nombre de femmes sont sorties de leur cuisine pour participer, dans les usines, à l'effort de guerre. Mais à bien y penser, est-ce là un avantage véritable? Et est-ce que la liberté que cela leur permet va se perpétuer une fois les hostilités terminées? Je me demande si, dans l'avenir, elles ne seront pas astreintes au double emploi, celui de servante domestique et d'ouvrière d'usine?

Je profitai donc de la période des Fêtes pour retourner dans mon village. J'avais hâte de me retremper dans la fébrilité des festivités annuelles qui ne dérougissaient pas à partir de Noël jusqu'à la fin du mois de janvier et même jusqu'au Mercredi des Cendres. Alors que l'hiver avait engourdi la nature, les habitants ne boudaient pas l'occasion de festoyer, de s'amuser, de danser, de prendre quelques moments de réjouissance. Je passai quelques jours à la maison du rang 5, chez mes parents et, dès la mi-janvier, j'emménageais dans une petite maison que maman avait louée au bas de la côte du village. Mon histoire avait couru et tout le monde, bien sûr, était courant de mes malheurs, mais également de la relative aisance que m'avait valu les séquelles de ce terrible accident.

C'est alors que je reçus une longue missive de Sœur-grand, toujours inquiète de ma santé et de mon état d'âme. Et, c'est à travers notre correspondance, que je décidai de faire la relation des hauts et des bas de ma vie campagnarde.

### Troisième partie

#### La correspondance d'Antoinette, 1918 -1923 (Extraits)

*Dimanche, 27 janvier 1918*

*Chère Sœur-grand,*

*Je m'empresse de répondre à ta lettre pour mettre fin à tes inquiétudes toujours excessives à mon sujet. Contrairement à ce que tu sembles croire, la vie à la campagne n'est pas terne. Surtout en cette période de l'année, les invitations pour un fricot ou une danse se multiplient. Bien sûr que comme nouveau visage dans le village, j'ai été fort sollicitée. Ma réputation de femme maintenant à l'aise m'avait devancée. Maman m'avait mis en garde : les prétendants allaient être nombreux à me faire leurs compliments et à ployer un genou devant moi. Toute cette agitation me fait sourire. Je suis bien accueillie partout et disposée à ne rien précipiter. Je n'oublie pas ma condition d'infirmes et si je prends le parti d'unir ma destinée, ce sera de manière réfléchi. Surtout, surtout, tu le sais chère Sœur-grand, le temps qu'il me reste à jouir des petits bonheurs de la vie est compté, cinq ans, quatre ans, m'ont dit les docteurs, peut-être moins... Je dois me tenir loin, si possible, des embarras et des contrariétés.*

*Je dois dire que ton absence me pèse souvent... Je suis bien entourée, mais nos bavardages quotidiens me manquent. Hormis maman qui, sans être instruite, est à l'écoute, par la lecture, des échos du monde, j'ai peu l'occasion d'aborder des sujets moins banals, plus instructifs, les arts, la musique, les livres, comme nous le faisons souvent ensemble. Écris-moi comment ça se passe dans la grande ville et si tu vois Rich, demande-lui de m'adresse un petit mot. Ça me fera plaisir.*

*Petite Sœur*

Samedi 16 février 1918

*Chère Sœur-grand,*

*Je viens de recevoir ta longue missive. Je suis heureuse que tu t'accommodes bien de ta nouvelle vie. Tu dis que Rich a obtenu de ta communauté que tu continues à habiter dans mon logement pour le garder en état au cas où... Que Rich se préoccupe de toi me réjouit. Tu sais combien tu m'es précieuse.*

*L'hiver est dur. Je sors peu. Ma petite demeure est assiégée par des encombrements massifs qui tels des baleines blanches agitent leur caudale jusqu'aux fenêtres. J'avais apporté quelques livres et la lecture est devenue mon passe-temps. Je vais demander à Rich de m'en envoyer quelques-uns dont j'ai dressé une liste. Maman sera enchantée, car la rareté de cette denrée au village la désole beaucoup. Les seuls ouvrages disponibles sont la propriété du curé, pour la plupart des biographies de saintes et de saints martyrs. Édifiants parfois mais plutôt endormants à la longue. Je compte sur toi aussi pour me dénicher quelques beaux romans d'auteurs célèbres.*

*Tu me racontes que la population s'agite de plus en plus en raison des mesures de rationnement qui s'appliquent non seulement à la nourriture, mais aussi à une foule d'articles indispensables dans la vie courante. Comme les alliés peuvent maintenant compter sur les troupes américaines dépêchées par le président Wilson, peut-on espérer que cette maudite guerre prendra fin bientôt? Dans notre campagne déjà pauvre les répercussions de ce conflit d'outre-mer se font ressentir avec moins de rigueur, mais la le dénuement et la privation règnent en maître partout.*

*Oncle Laurent, le frère de maman, m'a mis sur la piste d'un prétendant qu'il connaît bien puisque son père habite à deux pas du magasin familial qu'il dirige. Je l'ai vu. C'est un gars bien ordinaire, pas très beau, aisé à ce qu'on dit, car il doit hériter de la boutique de forge de son père. Il est plus âgé que moi d'une dizaine d'années. Ce n'est pas cela qui importe. Il a bonne réputation, ne boit pas, ne blasphème pas, se comporte en honnête citoyen. Pour se comparer à Rich, mon époux, si j'en décide ainsi, devra lisser son poil un long moment pour le faire un peu reluire.*

*Continue à m'écrire, chère sœur toujours aimée. Tes mots sont une consolation pour ta pauvre éclopée unijambiste.*

*Sœurette Antoinette*



*Mercredi 13 mars 1918*

*Bonjour cher Rich*

*Ton mot me prouve que tu ne m'as pas oubliée et cela me fait chaud au cœur. Je puis te l'avouer, ma quasi réclusion actuelle s'accorde bien avec la grisaille de ce début de printemps frisquet et pluvieux. Évidemment, je sors peu. Les trottoirs de bois sont glacés, impraticables. Et puis, j'ai peu de visites, sauf de mes parents. On dirait que les bonnes gens du village craignent de m'approcher comme si j'étais devenue intouchable, telle une miraculée. Et, bien sûr, le fait que je sois considérée comme une riche héritière, n'arrange pas les choses. Dans nos campagnes, il est impossible d'empêcher les potins et les ragots. Bien sûr, le téléphone est arrivé jusqu'ici depuis quelque temps, mais il est réservé à quelques notables et commerçants. Tout comme l'auto d'ailleurs. À Saint-Lazare le danger d'être frappé est quasi nul.*

*Petite Sœur s'est acquittée de la commission que je lui avais faite. Les Misérables, de Victor Hugo, quel cadeau fabuleux. Et cette version d'Hamlet en version française... Je sais à quel point tu admires la poésie de Shakespeare. Grâce à toi, je vais passer de bons moments dans les semaines à venir. Les jours sont longs lorsque qu'une simple sortie sur le perron est un véritable pensum.*

*Que te souhaiter d'autre que du bon temps... comme nous en avons vécu, ensemble, avant que le grand MALHEUR me ravisse le nom de femme. Pardonne-moi si une larme a délavé ce mot.*

*Antoinette, qui pense toujours à toi...*

Lundi, 1<sup>er</sup> avril 1918

Chère Sœur-grand,

*C'est toujours avec impatience que j'attends tes missives. Elles sont comme une éclaircie au milieu d'un amas nuageux sans limite qui assombrit tout. Tu m'écris que tu t'ennuies. Je peux le comprendre, toi si dynamique et si active. Je me demande si Rich ne pourrait pas t'offrir un emploi. Bon, je sais, ta situation de bonne sœur peut se révéler un obstacle... Mais ne m'as-tu pas déjà avoué que tu songeais à quitter la vie religieuse, n'ayant prononcé à ce jour que des vœux temporaires. Je ne peux faire autrement que de t'encourager à emprunter une voie qui te rendra heureuse. Puis-je te faire une confidence, plus je te connais, moins je te crois faite pour vivre loin du monde?*

*Rich m'a fait le cadeau de deux magnifiques livres. Ceux que tu m'as adressés ne sont pas moindres. Tu as certainement pensé à moi en les choisissant. Je crois que je vais savourer celui intitulé Angéline de Montbrun, un roman de Laure Conan, écrivaine d'ici, originaire de La Malbaie. Et comme j'aime la poésie, Reflets d'antan de notre poète Pamphile Lemay devrait combler mes moments de solitude.*

*Dans ma dernière lettre, je t'ai parlé d'un prétendant. Eh bien, il s'est manifesté en chair et en os alors que j'étais sortie faire quelques pas devant la maison. Il a le côté un peu rustre des gens de la campagne, mais son affabilité et sa galanterie, quoiqu'un peu maladroite, en font un candidat acceptable. Mais je ne suis pas certaine de vouloir convoler. Puis-je te faire une confidence? À un certain moment, j'avais évoqué avec Rich l'éventualité d'avoir des enfants. Tu sais que ma famille est nombreuse et que cela a nourri mon rêve de devenir mère. Le fait que les séquelles de mon accident m'aient transformée en femme-eunuque, incapable de concevoir et d'enfanter, m'enlève tout désir de m'unir à un homme, même s'il s'en trouvait un pour subir mon état. Quoique la solitude, tu en sais quelque chose, est parfois difficile à supporter. Je vais laisser le temps couler. Je ne suis pas pressée de prendre une décision.*

*J'ai attendu pour poster ma lettre Tu as certainement appris en lisant les journaux montréalais de l'édition de ce matin, le 2, qu'à la suite de la mise en application de la Loi sur la conscription, des émeutes violentes ont eu lieu à Québec. Appelée pour mater les manifestants, l'armée les a mitraillés, faisant 4 morts et 70 blessés. Je peux te dire que même la population de notre petite bourgade est révoltée. Ici, tout le monde est contre l'enrôlement obligatoire. Le gouvernement Borden a peu de chances d'être réélu aux prochaines élections au Québec.*

*Prends bien soin de toi, Sœurette.*

Antoinette

Samedi 25 mai 1918

Chère Sœur-grand,

*Il va falloir que je cesse de t'appeler ainsi, car tu m'annonces que ta requête d'abandonner l'habit des Sœurs grises est sur le point d'être acceptée. Ta mère supérieure a reconnu que ton choix de vocation n'était pas fondé. Ainsi, tu pourras occuper l'emploi que Rich t'offrira certainement. Dans la prochaine lettre que je dois lui adresser bientôt, je lui en toucherai un mot. Mon départ l'a affecté, m'a-t-il avoué, sans toutefois remettre en cause ma décision. Je lui en suis reconnaissante.*

*Tu m'as enfin fait connaître tes parents. Ton père Ange-Aimé, me dis-tu, est un homme de haute stature, tiré à quatre épingles, hautain. Ancien instituteur devenu inspecteur d'école, il prône des valeurs démodées, peu favorable à l'émancipation des femmes. Aussi, lorsque ta mère a proposé de t'inscrire au cours d'infirmière récemment mis sur pied, il s'y est opposé. C'est grâce à sa vigoureuse intervention qu'il s'est finalement laissé convaincre. Elle se nomme Évangeline en mémoire, t'a-t-elle raconté, du poème d'Henry Longfellow qui avait tant ému sa mère.*

*Mes bons parents ne peuvent s'empêcher de s'inquiéter de moi. Ils viennent me visiter chaque dimanche après la messe. Bien sûr, je suis toujours heureuse de les voir. T'ai-je écrit que mon frère Alphée, qui demeure avec eux, fait la cour, depuis les Fêtes, à une grande demoiselle qui travaille au magasin général. Leur relation semble sérieuse. Elle se nomme Eugénie, fort jolie et racée, je dirais. Selon maman, il est question de mariage. J'espère qu'il se réalisera. Chose curieuse, elle appartient elle aussi à la lignée Chabot, d'une branche éloignée. Je compte l'inviter bientôt à me visiter.*

*Le citoyen Blouin a récidivé. Il est venu cogner à ma porte, sou prétexte de me saluer. Il m'a demandé si j'accepterais qu'il me fréquente pour le bon motif. Surprise par cette demande inopinée, je n'ai pas eu le réflexe de lui donner une réponse défavorable. Mais comme je vis seule, je lui fis comprendre que je ne pourrais le recevoir sans chaperon, car les ragots feraient aussitôt le tour du village comme une sorcière de vent mauvais.*

*Tu voulais que je te parle de ma santé. Eh bien, je dois t'avouer, comme tu peux mieux que quiconque le comprendre, que la douleur me tarade sans discontinuer malgré les analgésiques et autres mixtures que je dois avaler quotidiennement. Je dois m'y faire en espérant qu'avec le temps j'irai mieux.*

*Voilà. Écris-moi vite. Je suis impatiente et curieuse de savoir ce qui t'arrive. Le seul fait de penser à toi m'apporte consolation et apaisement. Ce n'est pas l'éloignement qu'il m'est difficile de supporter ici, mais l'absence de quelqu'un avec qui, jaser, placoter.*

*Toujours dans l'attente de tes mots qui me revigorent comme un élixir de vie.*

Sœurette Antoinette

Lundi 10 juin 1918

Chère Aimée,

Comment je peux expliquer cela, je ne connais ni ton nom véritable non plus que ton prénom. Sœur Sainte-Aimée-des-Anges t'allait bien et j'en ai déduit qu'Aimée faisait partie de tes noms de baptême. Il serait donc temps que dans ta prochaine lettre tu m'éclaires sur ton identité.

L'été est enfin arrivé pour de bon, après un printemps plutôt frisquet et pluvieux. Je peux enfin faire de petites promenades aux alentours. Ma prothèse me permet de me déplacer sans trop de difficulté, en m'appuyant sur mes cannes, bien sûr. Et, dès que je sors, il y a toujours une âme charitable pour me venir en aide. Et comme j'ai pris l'habitude de gâter les enfants du voisinage, leur offrant des sucreries et parfois quelques sous lorsqu'ils font un travail autour de la maison, ils sont toujours là à m'attendre comme une volée de moineaux pépant. Cela me charme même si parfois ils sont un brin accaparants.

Les bans ont été publiés. Mon frère Alphée va épouser son Eugénie le mois prochain. Je suis heureuse pour lui. J'ai eu l'occasion de m'entretenir avec elle à quelques reprises, d'abord au magasin général où elle travaille comme commis, puis à la maison. C'est une femme instruite, qui a même son diplôme de maîtresse d'école. Ses yeux vifs, sa mine un peu sévère cachent une affabilité et une bienveillance certaines. Le fait qu'elle soit issue d'une famille qui ne compte que des filles y est certainement pour quelque chose.

Tu es maintenant affranchie de tes vœux, mais contrairement à ce que tu avais anticipé, cette libération n'a pas eu l'effet d'une délivrance. Tu te sens, me dis-tu, comme si tu avais renié ta foi, tourné le dos à Dieu. Je crois que je peux te comprendre, Sœurette. Chacune de nos décisions a un poids, pour quelque côté qu'elle penche. Peser les torts et les avantages n'est pas chose aisée. Surtout qu'ils ne peuvent se révéler que bien plus tard, après des mois, des décennies. Donc, les doutes qui t'assaillent vont inévitablement faiblir et se disperser avec le passage du temps, de son grouillement, de ses tourmentes comme de ses moments d'accalmie.

Les nouvelles de la guerre sont meilleures. On dirait bien que les alliés sont en train de la gagner. Mais, dans les journaux, on parle d'un mal aussi mortel qu'insidieux qu'on appelle la grippe espagnole. Il faut espérer qu'elle ne traversera pas les mers jusqu'à nous. Mais avec tous ces soldats qui sont rapatriés, qui sait. Je ne crains pas trop pour toi, car comme tu es infirmière, tu sauras te protéger.

Écris-moi vite. Tes lettres sont une oasis dans mon désert.

Antoinette

Mardi 10 juillet 1918

Chère Fleur

Flore est donc le prénom que tes parents t'ont donné à ta naissance. C'est un mot bien doux à mon oreille et j'espère que tu ne seras pas fâchée si je l'ai un peu maquillé.

Hier, j'ai assisté à une bien belle et touchante cérémonie, le mariage de mon frère Alphée avec sa fière Eugénie. Oh! Un couple bien ordinaire, tous les deux enfants de cultivateurs modestes de la paroisse, mais plus instruits que la moyenne. Bien sûr, ce fut un évènement sans éclat, mais qui rassembla dans notre église un grand nombre des habitants de la paroisse. C'est notre curé Ulric Brunet qui a béni leur union, les enjoignant dans son prône de « se multiplier ». J'étais aux premières loges, dans le banc d'honneur réservé aux notables, et mon émotion éclata lorsqu'ils se dirigèrent lentement bras dessus bras dessous vers la sortie au son du chœur des cloches qui carillonnaient à toute volée. En même temps toute ma pensée a pris son envol vers Rich, m'imaginant exaucer le vœu que nous avons fait de nous unir un jour prochain. Heureusement que maman était là, tout près qui, comprenant mon désarroi, m'enveloppa du voile de sa sollicitude

Puis, la caravane des calèches emportant les invités se mit en marche vers le Petit Buckland où est située la maison de Marcel et de Rose-Délina son épouse. Marcel n'est pas riche mais vaillant et soucieux d'offrir à ses sept filles une bonne éducation. La réception qui eut lieu sous les arbres d'un bosquet jouxtant le jardin fut une réussite. Contrairement à Pierre son arrière-petit-cousin, père d'Alphée, Marcel est jovial et ne boudait pas le plaisir de fêter et d'offrir à la ronde quelques lampées de vin de pissenlit de sa confection. On s'amusa donc ferme, on chanta, certains y allèrent même d'une gigue endiablée sur une estrade de fortune, et d'autres, plus hardis risquèrent quelques pas de danse au son d'un violon, d'une guimbarde et d'un accordéon. J'étais rompue de fatigue lorsque Roméo Laverdière, un bon ami d'Alphée, me ramena à la maison dans son cabriolet. Joseph aurait bien aimé m'accompagner, je le savais, mais je ne souhaitais pas encore lui donner l'impression de m'engager envers lui.

Alphée, qui n'est pas chiche, compte bien un jour prochain amener sa belle dulcinée au Sanctuaire de Sainte-Anne de Beaupré, s'arrêtant en route pour voir les chutes Montmorency et visiter le Vieux Québec. Ils passeront une nuit ou deux chez l'un de ses amis, car Eugénie trouve gênant de coucher dans un hôtel.

J'espère que tu voudras bien transmettre à Rich la nouvelle du mariage de mon frère, car je ne l'ai pas fait, voulant éviter de lui transmettre la peine que cet évènement m'a causée. La vie me pèse, chère Sœurette. Je me console en pensant qu'elle sera brève.

Porte-toi bien, chère Fleur et continue de me prodiguer ton amitié en m'écrivant aussi souvent que possible.

Antoinette

Dimanche 18 août 1918

Chère Fleur,

Même si jusqu'ici je ne lui ai pas donné l'occasion d'espérer que j'accepte de me lier à lui par les liens du mariage, Joseph B. me fait une cour assidue. C'est mon jeune frère Albert qui nous sert de chaperon les soirs de visite. Ai-je besoin de te dire qu'il a horreur de jouer ce rôle qu'il trouve bête et tout à fait ridicule. Surtout qu'en fin de soirée, il doit retourner à la maison paternelle en pleine noirceur, trébuchant dans les ornières dont est parsemé le chemin. Parfois, je lui offre l'asile pour la nuit et nous jasons gaiement jusqu'au milieu de la nuit. C'est un garçon brillant. Tu l'aimerais!

Tu m'annonces que Rich t'a enfin proposé un poste au magasin Dupuis, mais que tu hésites à accepter son offre, parce que tu crains d'affronter tous ces gens que tu devras côtoyer. Sois tranquille et fonce, sœurette, tu surmonteras vite ton appréhension comme je l'ai fait moi-même. Si la pauvre petite campagnarde ignorante que je suis a pu y parvenir, ta réussite est assurée. Tu possèdes toutes les qualités pour gravir les sommets.

J'ai tendance à me plaindre de mon infirmité et des problèmes qu'elle m'occasionne quotidiennement. Mais lorsque je compare ma situation à celle de mon aînée Joséphine, qui, après 13 ans de mariage, se retrouve avec une nichée nombreuse de huit enfants, je cesse mes lamentations. Est-ce dû au fait qu'elle a travaillé pendant plus de deux ans dans les filatures de Somersworth alors qu'elle était adolescente, que sa santé est maintenant chancelante? Ses poumons ont probablement été affectés par les fibres du coton et une toux persistante l'incommoder depuis quelque temps. Lorsque je l'implore de consulter un docteur, elle me rit au nez, m'assurant que ce n'est rien, juste un peu de fatigue.

Souvent, je me fais conduire chez elle par Alphée ou l'un de mes frères pour lui apporter un peu d'aide. Ses enfants m'adulent comme leur tante-poule et me traitent comme une reine. Presque chaque soir, depuis qu'il est marié, Alphée, qui habite la maison voisine, vient la visiter, parfois avec la belle Eugénie. Nous placotons alors toute la veillée joyeusement. Wilfrid, son mari, un grand gaillard un peu frustré mais avenant, nous sert parfois une goutte de son vin de cerises qui nous émoustille. Et ma chère Joséphine de nous raconter, pour nous dérider, les agaceries que son frère malicieux fait à ses jeunes gars jusque parfois à les faire pleurnicher. Se tournant alors vers lui, elle lui adresse de doux reproches, car elle est trop aimable et sensible pour l'admonester vertement.

Malgré les petits maux qui ne cessent de me persécuter, je me porte bien. Je prends la vie un jour à la fois, profitant au maximum du temps qu'il fait en ce début d'automne.

Ne tarde pas à me répondre. Tu sais que j'attends tes lettres avec impatience. Et puis, n'oublie surtout pas de me raconter comment tu t'accommodes de l'emploi que Rich t'a certainement déniché.

Ton Antoinette

Lundi 30 septembre 1918

Chère Fleur,

Je me suis un peu inquiétée car je n'ai rien reçu de toi depuis ma dernière lettre. J'espère seulement qu'il ne t'est rien arrivé de malheureux.

J'ai reçu un mot de Rich il y a deux semaines. Il m'annonçait qu'il t'avait confié une responsabilité importante, celle de chef de groupe du rayon des parfums et cosmétiques. Tu étais réticente, m'a-t-il confié, à assumer cette charge, mais que dès le début tu t'es tiré d'affaire avec doigté, grâce à ton affabilité et à ton tact coutumiers. Tu peux donc respirer en paix. Ton ascension dans le plus grand magasin de l'Est de la métropole ne fait que commencer.

Comme tu le sais sans doute, c'est l'anniversaire de Rich aujourd'hui. La semaine dernière, je lui ai adressé un petit mot pour lui offrir mes bons vœux. Je dois t'avouer que c'est avec un serrement au cœur que j'ai tracé les derniers mots de mon message. Soudain je m'étais souvenu de son 31<sup>e</sup> anniversaire que nous avons fêté ensemble et que je m'étais un peu enivrée, peu habituée que j'étais alors à m'émoustiller au champagne. Je me souviens, c'était un mois après le déclenchement de la guerre, le premier septembre 1914. Dans les journaux et à la radio, il était même question de conscription si le président Wilson décidait de prendre parti pour les forces Alliées.

Mes parents se portent bien. L'aide que leur apporte Alphée et Eugénie les conforte. C'est Joséphine qui m'inquiète. Elle ne veut rien laisser paraître, mais il est facile de s'apercevoir qu'elle est mal en point. Maman et Alphée ont confirmé mes appréhensions. Donc, aussi souvent qu'il m'est possible, j'emmène à la maison la petite Marguerite qui n'a que trois ans. Elle est charmante et, malgré son tout jeune âge, elle est toujours prête à me prêter assistance. Je crois que tu l'aimerais.

Quant à mon prétendant, il se fait de plus en plus insistant. Aussi, j'ai décidé, pour éviter tout malentendu, ou méprise, qu'étant donné ma condition d'handicapée grave, nos relations intimes se limiteraient à de chastes baisers. En un mot, notre union serait purement platonique. Aussi, je m'attendais donc de sa part à beaucoup de délicatesse et de prévenance. Il voulut argumenter, bien sûr, faire valoir ses objections, mais je lui fis comprendre assez vertement que c'était à prendre ou à laisser.

Tu dois bien te douter un peu, chère amie, que cette union en est une de convenance, pour moi, en tout cas. Pour l'heure, malgré notre séparation, que j'ai choisie et voulue, je conserve un doux sentiment pour cet homme qui aura été mon premier et seul amour.

Rassure-moi et écris-moi vite chère Flore. J'ai hâte de connaître tous les détails de tes premiers pas dans la vie mouvementée du monde des affaires

Antoinette

Mardi 12 novembre 1918

Chère Flore,

Je suis ravie d'apprendre que tu t'accommodes bien de ton nouveau travail de parfumeuse en chef. Pas un instant je n'ai douté de ta capacité à accomplir parfaitement ce travail. Je suis juste un peu frustrée d'être incapable de t'observer sur place, conseillant les clientes, mais aussi les autres vendeuses sous ta responsabilité. J'espère que Rich, auquel j'ai glissé un mot à ce sujet, reconnaît ta valeur!

L'armistice a été signée hier. La sale guerre est enfin terminée. Ici tout le monde attendait ce moment avec fièvre. Il y a des familles des environs qui ont perdu des fils. Ceux qui ne sont pas tombés sous les balles de l'ennemi, vont revenir et retrouver, s'ils ne sont pas trop marqués par les horreurs qu'ils ont vécues, leur vie d'avant. Et ceux-là qui avaient fui au fond des bois pour échapper à la conscription vont pouvoir, eux, se montrer au grand jour. On parle beaucoup de la grippe espagnole qui, dit-on est un fléau mortel. On craint qu'elle ne sévisse à Montréal où sont rapatriés les soldats. Ici, les fidèles ont été priés par le curé Brunet, au prône de dimanche dernier, de prendre toutes les précautions possibles pour contrer la contagion

Belle-sœur Eugénie est enceinte. C'est elle qui m'a appris l'heureux événement dimanche dernier. Le docteur Chabot lui a confirmé la chose. Entre nous, mon frère Alphée n'a pas perdu de temps! C'est une belle grande femme forte et vigoureuse qui chaussera les souliers de maman Aurélie. Je dois dire, à ma courte honte, que je l'envie un peu.

Depuis notre conversation, Joseph a un brin modéré ses transports. Mais même si j'ai refroidi ses ardeurs, je ne crois pas qu'il mettra fin à sa prétention de me faire son épouse. Maman Aurélie voit dans sa ferme résolution de me lier à lui un dessein louche. J'en ignore la raison, mais ses doutes sont la plupart du temps fondés.

À bientôt, Fleur parfumée. Tes lettres m'aident à m'extirper de ma solitude et de la morosité des jours.

Petite Sœur Antoinette

P.-S. : Envoie-moi d'autres livres! La lecture est mon désennui favori.



Mercredi 1<sup>er</sup> janvier 1919

Bonjour chère Fleur,

J'espère que malgré l'agitation de la métropole à la suite de l'armistice et du retour de nos soldats, vous avez pu célébrer l'arrivée de la nouvelle année dans la joie. Dans notre campagne, les événements extérieurs dérangent peu le train-train tranquille des habitants. Comme d'habitude, maman nous a réunis, enfants et proches parents pour le repas traditionnel du Jour de l'an. Papa Pierre nous a bénis et nous avons pu nous empiffrer à volonté de son roastbeef, de son ragoût, de des pâtés à la viande, mais surtout de sa spécialité, ses tartes à la farlouche et à la mélasse toujours aussi tendres et savoureuses. Malgré son âge, elle est active et énergique comme une jeune fille, toujours occupée à nous servir et à anticiper nos besoins. Bien sûr, Eugénie était là, le bedon déjà un peu rebondi, pour lui prêter main forte. Une journée mémorable qui m'a ramenée à mon enfance heureuse, même dans la pauvreté et le dénuement. Mais où l'amour abondait.

Malgré ses efforts pour paraître bien portante, J'ai vite remarqué que l'état de santé de Joséphine s'était encore détérioré depuis ma dernière visite chez elle. Sa toux sèche et répétée n'augure rien de bon. C'est alors que je me suis souvenue qu'au moment du retour de mes parents au Québec, elle était restée travailler dans une filature pendant deux ans à Somersworth, hébergée par sa sœur Maria. Il ne serait pas surprenant que l'origine de son mal remonte à cette époque. Comme elle est réticente à consulter un médecin, je me propose d'alerter le bon docteur Chabot, qui me visite régulièrement depuis mon retour au village, toujours aussi attentionné et bienveillant malgré son air bourru.

J'ignore si c'est exprès, maman avait invité Roméo, le meilleur ami d'Alphée, à son grand festin annuel. C'est un garçon charmant, bel homme et distingué, avec lequel j'ai eu du plaisir à échanger des souvenirs de notre enfance. J'ai vu maman nous épier du coin de l'œil, l'air ravi. Mais comme je ne peux lui offrir davantage que ce que je peux consacrer à Joseph, je refuse de pousser plus avant cette relation et de laisser flotter ne serait-ce que le plus mince intérêt de ma part. Je le regrette. Qui sait si en d'autres circonstances...

Un GROS merci pour les livres que tu m'as adressés; des versions richement illustrées de Don Quichotte, le roman de Cervantès, et de l'Illiade et de l'Odyssée d'Homère. Des ouvrages magnifiques dont je vais me régaler jusqu'au printemps. Et je t'invite à récidiver quand tu pourras, la nourriture de l'esprit est plus rare ici que l'eau au milieu du désert.

Sur ce, je te salue, chère amie. Écris-moi vite. Chacune de tes lettres est un cadeau. Puisque tu dois voir Rich très souvent, transmets-lui mes amitiés et quelques bribes de mes activités.

Antoinette

Mercredi 2 avril 1919

Chère Flore,

Pardonne-moi si je te gronde un peu, parce que tu as mis longtemps à répondre à ma dernière lettre. Je comprends que tes nouvelles responsabilités au magasin doivent t'occuper beaucoup, mais parfois je crains que tu abandonnes ta meilleure amie, celle que tu as ressuscitée. Les liens que nous avons tissés me sont précieux et, soudain, j'ignore pourquoi, j'ai le sombre sentiment qu'ils se sont effilochés. J'espère que tu me détromperas, car même à si grande distance, la sensation de ta présence entretient en moi le désir de vivre.

Ton cadeau formidable est toutefois venu adoucir ma peine... L'opuscule des Poésies complètes d'Arthur Rimbaud que j'ai reçu il y a quelques jours, m'a comblée. Tu sais à quel point j'affectionne la poésie, la grande poésie. J'apprends qu'il est décédé de façon misérable en 1891, un an avant ma naissance. Quel destin funeste! Tu as dû faire preuve de persévérance et de d'ingéniosité pour te procurer, car la littérature française n'est pas toujours la bienvenue chez nous, surtout par les autorités religieuses qui veillent au grain et veulent sauver nos âmes! Je vais me délecter, toujours en pensant à toi!

Ici, c'est le train-train quotidien. Le printemps tarde à venir et mes sorties au grand air se font rares. Le bon docteur Chabot vient me rendre visite tous les mardis après avoir rencontré ses malades dans le dispensaire de fortune logé dans une pièce du magasin général. Mon histoire l'a beaucoup bouleversé et c'est avec une grande bienveillance qu'il s'applique à soulager mes douleurs et à me donner des conseils judicieux pour les tempérer. C'est un homme cultivé avec lequel j'ai un grand plaisir à échanger sur nos goûts et nos lectures.

La grossesse d'Eugénie se poursuit sans encombre. La naissance est prévue pour le mois de mai. J'ai hâte de voir ce bébé. Un garçon ou une fille? Un soupçon de tristesse vient de s'insinuer dans mon cerveau. Je ne peux faire autrement que de penser à Rich... Ce qu'ensemble nous aurions pu...

Quant à Joseph, si tu veux savoir, il se montre moins assidu mais ne renonce pas à espérer notre mariage prochain. Pourquoi encore différer la date. Je te l'annoncerai en primeur dans ma prochaine missive.

Je te salue chère Flore. Je te souhaite des jours heureux et un printemps doux et fleuri.

Antoinette

Dimanche 1<sup>er</sup> juin 1919

Chère Flore,

Un tout petit mot pour t'annoncer que les bans ont été publiés aux prônes des trois derniers dimanches, la date de notre mariage ayant été fixée au 18 juin prochain.

Je profite de l'occasion pour t'apprendre que belle-sœur Eugénie a mis au monde un beau et vigoureux garçon le 5 mai dernier. Il s'appellera Maurice. Il a été mis au monde par nul autre que le docteur Chabot et a été baptisé le jour même, selon la coutume, par le curé de la paroisse, l'abbé Brunet. J'étais là avec le parrain et la marraine, les parents d'Eugénie, Marcel et son épouse Rose-Délina. J'ai eu le plaisir de tenir l'enfant dans mes bras pendant plusieurs minutes. Après avoir versé quelques larmes après les ablutions et les onctions, il gazouillait comme un blondinet chérubin. Moment de bonheur!

Je ne me fais pas d'illusion. Ma vie risque d'être bien terne pour le temps qu'il me reste à vivre. Pour les convenances, Joseph viendra habiter avec moi. Après notre mariage qui sera célébré très modestement avec les membres rapprochés de nos familles. Je serai son épouse vierge et martyre.

Je te souhaite un été tout chaud et parfumé, chère Flore. Et si tu réussis à dénicher d'autres trésors de lecture, tu sais que tu feras de moi la nouvelle mariée la plus heureuse du monde. Des livres, des tas de livres, que je m'en gave, que je m'enivre!

Ton Antoinette

Samedi 21 juin 1919

Bonjour, chère Flore

Juste un mot pour te confirmer que mon sort est scellé Le 18, j'ai uni ma destinée à Joseph pour le meilleur et pour le pire. J'aurais aimé une cérémonie simple, entourée de mes parents et amis. Mais l'église était bondée, car les gens sont curieux. Joseph, forgeron et maquignon, est bien sûr connu de tout le monde de la paroisse et des environs. Et moi de même, la fille de Pierre et Aurélie, rescapée dont l'infirmité lui a valu une certaine aisance et qui affiche des goûts hors du commun. Il fallait se déplacer pour voir le spectacle. Pour tout dire, c'était l'évènement de l'année à Saint-Lazare.

Joseph a tenu à ce que nous faisons un voyage de Noces, cela malgré ma réticence. Il souhaitait que notre union laisse un souvenir vivace dans les mémoires. Une voiture louée nous a conduits au Château Frontenac où une chambre réservée aux nouveaux épousés nous attendait. Mais, je veux te rassurer, chère amie, tel qu'il s'y était engagé, il fit preuve de retenue et demeura un parfait gentleman. J'eus droit, sur place à un délicieux repas qu'il avait commandé avec du champagne. Mais comme la balade en auto sur une route cahoteuse avait exacerbé mes douleurs à la hanche, dès le lendemain nous prenions, un peu à son déplaisir, le chemin du retour. Et comme ma demeure est aménagée en tenant compte de mes incapacités, c'est là que nous avons décidé de vivre.

Voilà. Je suis marié. Une union de convenance qu'il a acceptée de bon gré et qu'il respectera j'en suis assurée. J'essaierai donc de lui faciliter la vie.

Merci d'être toujours là à t'intéresser au déroulement (au fil) de ma vie dans cette allée étroite qui rétrécit de plus en plus. Ta présence, même lointaine, est salutaire.  
À bientôt!

Antoinette.

Samedi 2 août 1919

Cher Rich

Comment te remercier? Je suis encore tout étourdie du cadeau inestimable que tu as fait déposer devant ma porte hier, par courrier exprès. Un colis lourd, soigneusement emballé, expédié de Montréal, je me demandais ce que ce pouvait être. D'autres livres? Mais c'était écrit fragile sur toutes les faces... J'essayai bien de deviner, mais je me rendis vite compte que mes conjectures étaient farfelues. Et bien sûr que Joseph ne m'était pas d'un grand secours dans cette circonstance. Et puis, ce n'était pas mon anniversaire ou une date qui aurait pu me suggérer une piste. Je pensai alors à toi, à tes excentricités, à tes fantaisies, tes extravagances et je me mis en frais de défaire l'emballage... Je pris un peu de temps pour comprendre ce qu'il en était. Je me souvenais du gramophone à l'hôpital, mais le modèle que j'avais là, sous les yeux était différent, plus moderne et sophistiqué. Heureusement, un petit livret illustré en expliquait le fonctionnement. C'était, selon ce que l'on pouvait lire en introduction, le dernier cri des appareils permettant de reproduire, à partir d'un disque, la voix humaine et des pièces musicales.

Joseph, aussi surpris que moi, ne pouvait toutefois pas comprendre mon étonnement et mon excitation. D'abord, il devait se demander qui était l'auteur de ce présent hors du commun. Je n'avais jamais jugé bon et opportun de lui parler de mon mode de vie dans la métropole avant mon accident. Je suppose que des rumeurs avaient pu circuler, car les jeunes demoiselles qui partaient travailler en ville étaient certainement toutes vouées à mal tourner, à se vautrer dans le péché.

Bien sûr tu n'avais pas oublié de joindre plusieurs disques. J'ai vu sur les pochettes les noms de Mistinguett, de Chevalier, de Gabin, de Guétary et même de Beethoven. Pour me calmer, j'ai décidé de surseoir à ma folle envie de tout écouter sur-le-champ. Je ne pourrai donc te raconter mon plaisir que dans ma prochaine missive.

Je vois Joseph perplexe qui attend des explications. Je me contenterai pour l'instant de le rassurer en lui racontant un petit mensonge joyeux.

Porte-toi bien, cher ami. En guise de remerciement, je te souffle, tel un baiser, la félicité qui me comble déjà à l'idée d'entendre ces voix et musiques d'outre-mer.

Antoinette, telle que dans un rêve elle revit en cet instant, les yeux clos...

Dimanche 21 septembre 1919

Cher Rich,

Comment te faire comprendre la jouissance que j'ai éprouvée en écoutant ces merveilles gravées qui prennent vie par la magie d'une simple aiguille. Je ne me lasse pas de me laisser charmer par ces chants et mélodies qui s'envolent du cornet comme la fumée de la lampe des Mille et une nuits, pendant que Joseph trime dur dans son atelier de forgeron. D'ailleurs, il trouve plutôt insupportables, je crois, ces voix d'un autre accent qui ne sont pas d'ici. Je lui épargne donc ce supplice en goûtant seule mon plaisir.

Ce sera ton anniversaire bientôt, et je me creuse les méninges pour trouver un présent à la mesure de l'estime que j'ai pour toi. Oh, mes moyens sont bien limités aussi bien que ma liberté d'action... Mais je cherche et ne désespère pas trouver quelque chose qui te serait agréable et te laisserait un souvenir tangible des moments heureux que nous avons vécus ensemble avant ce soir épouvantable qui m'a changé en vilaine femme impotente.

Sans mes parents, maman Aurélie que tu connais bien et qui t'a charmé dès votre première rencontre, mon papa aimant et Alphée qui ne passe pas une semaine sans me rendre visite, ma vie serait bien morne. Il est toujours là le petit frère pour exécuter les petits travaux que mon infirmité m'empêche d'accomplir aisément, m'apporter du bois de chauffage et des gâteries que son Eugénie prépare pour moi. Même s'il est habitant, il est un homme cultivé, car il lit énormément, tout ce qu'il trouve dans la bibliothèque de la sacristie, les almanachs, les biographies de saints. Il est abonné à un quotidien, l'Action, même si pour cela il doit se priver de bien des petits plaisirs. Bien sûr, il lorgne vers tous ces livres qui traînent sur mon guéridon et je me fais un plaisir de les lui prêter à sa guise. Et il apprécie, lorsque nous avons quelques minutes, écouter avec moi la voix du phonographe. Libéral, il est un progressiste prudent, mais applaudit les innovations, les nouvelles inventions, lorsqu'elles apportent de la lumière à l'esprit humain.

Je te laisse en continuant de voguer au son mélodieux du chant des sirènes dont contrairement à Ulysse je me laisse envoûter.

Antoinette

Vendredi 10 octobre 1919

Cher Rich

Ton mot affectueux m'a rassuré. Pendant un moment j'ai été perplexe avant de choisir le cadeau que je souhaitais t'offrir. Non parce qu'il n'était pas à la mesure du tien, si excessif, mais en raison de la signification que tu pourrais lui prêter. Mais j'ai laissé libre cours à mon intuition en me disant que tu comprendrais. Il ne s'agissait après tout que de te laisser en souvenir l'image de la femme que j'étais et que tu as aimée. C'est pourquoi j'ai demandé au photographe du village, M. Honoré Ruel, de rafraîchir et d'agrandir un portrait de moi me représentant simplement, sans artifice, sauf pour le chapeau un brin excentrique. C'est un tout jeune homme, Jos.-Émile Chabot, un étudiant en photographie chez Livernois à Québec, qui l'a tiré. M'ayant rencontrée un jour au village, il m'a entraînée au studio de son ami Honoré. Je crois bien qu'il avait eu un petit béguin pour moi.

Je me suis dit que puisque mes années sont comptées, je pouvais te laisser ce souvenir en toute bonne foi et franchise. J'ai un petit frisson d'orgueil en pensant que peut-être un jour, quand tes cheveux seront devenus blancs, tu en auras un en posant ton regard sur cette photo défraîchie accrochée à ton mur.

Pour le reste, ma vie n'est pas un jardin de roses. Chaque jour, des douleurs acérées troublent ma quiétude et mon sommeil. Sans les médicaments du bon docteur Chabot, je me demande si je pourrais supporter longtemps mon état. Heureusement que mon époux est là qui fait ce qu'il peut pour faciliter mon quotidien. Il est attentionné et serviable autant qu'un forgeron de village qui trime dur de l'aube au couchant peut l'être. Son métier, je le constate tous les jours, est pénible, éprouvant. D'ailleurs, je me souviens qu'enfant j'étais admirative en voyant son père Anselme maîtriser un cheval ombrageux qu'il devait ferrer. Joseph m'a rappelé l'autre jour qu'il m'avait remarquée en ce temps-là, assise avec papa Pierre sur une grosse bûche, devant la boutique de forge.

Cela dit, ne t'en fais pas, cher ami. Petite chenille blessée, je vis dans un cocon soyeux, bien dorlotée au fond et bien nourrie.

Ton amie de toujours,

Antoinette

Samedi 13 décembre 1919

Chère Flore

J'espère que tu me pardonnes d'avoir autant tardé à répondre à ton dernier message, mais comme je sais que tu peux t'entretenir avec Rich aussi souvent que tu veux, je suis certaine qu'il t'a mise au courant des dernières nouvelles me concernant et, surtout, de la joie immense que son présent inattendu et hors de prix m'a causée. L'écoute de ces voix et de ces musiques venues de lieux si lointains me tirent de mon marasme pendant quelques heures et me font oublier ma condition de femme infirme affublée d'une patte de bois et de métal. Mais ne t'en fais pas. Hormis ce sentiment de vide mental qui me qui m'envahit parfois, je surnage. La lecture m'aide à le combler

Une fois de plus tu t'es souvenue de mon anniversaire. Merci donc encore mille fois pour les deux romans de Balzac que tu m'as postés récemment, Eugénie Grandet et La Duchesse de Langeais, ainsi que Les Fêtes galantes et la Bonne Chanson de Verlaine. Que de bonheur en banque pour les jours d'hiver!

Et puis, autre distraction... Chaque fois que le bon docteur Noé vient très amicalement me prodiguer des soins, je l'invite à s'asseoir pour écouter avec moi quelques pièces de ma collection, dont il est jaloux, me dit-il. C'est un homme cultivé, esthète aussi, et nous partageons un instant nos émotions. Et si maman était moins occupée, elle aimerait certainement parfois se joindre à notre duo.

Oh, combien, des fois - et souvent! - j'aimerais que tu sois à mes côtés comme quand nous vivions ensemble, pour étaler nos états d'âme, nos souvenirs, nos rêves et nos espoirs! C'est dire à quel point tu me manques.

Mes parents vont bien. Mon frère Alphée et son Eugénie de même. Le petit Maurice, lui, toujours souriant, babille comme un ange. Il n'y a que Joséphine qui m'inquiète. J'ai demandé au docteur de passer la visiter, car elle refuse toujours de quémander des soins. Quant à mon Joseph, je n'ai rien à lui reprocher. Il fait un peu de cuisine, m'aide au lavage et au ménage, ce à quoi peu de maris ce chez nous s'abaissent.

Merci encore bien des fois chère amie et je promets de te revenir bientôt après le temps des Fêtes.

Antoinette



Vendredi 2 janvier 1920

Cher ami,

Si j'ai tardé à te répondre après avoir reçu tes vœux pour mon anniversaire et, encore une fois, ton cadeau incroyable, une collection de disques du grand chanteur d'opéra, Enrico Caruso, c'est que les séquelles de mon amputation m'ont fait beaucoup souffrir avec la venue de l'hiver. On dirait que le froid et le mauvais temps exacerbent le mal qui s'est introduit dans les os de ma hanche meurtrie et de mon bassin. Malgré les médicaments que m'a prescrits le docteur, la douleur me cloue à mon fauteuil et je suis incapable de me concentrer. J'ai fait installer le phonographe près de mon fauteuil et je laisse la musique me faire oublier un moment les élancements qui me tenaillent.

Heureusement, comme les activités sur une ferme sont engourdies durant les mois de décembre et de janvier, j'ai droit à de nombreuses visites de mes parents. Maman Aurélie est même venue hier préparer un petit fricot du jour de l'An comme je les aime. Là, pendant toute la journée, j'ai pu respirer un peu de calme et de bonheur. Et serait-ce un autre de ses miracles, aujourd'hui je me sens bien mieux. On dirait que je suis guérie. J'ose à peine le croire. Ne sois pas trop inquiet, donc. Je suis entre bonnes mains. J'ai des parents aimants. Des sœurs et des frères compatissants. Sans oublier un époux plein de zèle. Comment pourrais-je me plaindre?

Pour finir, une grande nouvelle. J'ai fait installer le téléphone chez moi., dans mon salon. Seuls les notables et les commerçants du village, le curé et le médecin, peuvent s'offrir ce luxe. Mais à la suggestion du docteur qui m'a convaincue qu'étant donné ma condition, ce serait plus prudent, j'ai pris la décision. Nous pourrions donc converser de vive voix si cela te chante. Mais il faut être prudents, car plusieurs abonnés partagent une même ligne et ceux qu'on appelle ici les écornifleux ne se privent pas de semer les nouvelles à tous vents. Mais le croirais-tu si je te disais que je m'éclaire encore à la lampe à gaz car l'électricité n'a pas encore franchi les frontières de notre hameau.

Je pense souvent à toi et cela assoupit ma solitude lorsqu'elle m'étreint la poitrine. Je te souhaite le meilleur pour l'année 1920 qui commence. J'espère de tes nouvelles dès que possible.

Antoinette

Lundi 2 février 1920

Bonne année chère Flore,

Merci pour tes bons vœux et tous ces nouveaux livres que j'ai déballés une fois de plus avec émerveillement. Bientôt, je pourrai inaugurer ici même, dans mon logis, un salon de lecture, comme certaines dames françaises, Madame de Sévigné ou Georges Sand. Qu'en penses-tu? N'est-ce pas que ce serait une heureuse idée? Le Salon d'Antoinette. « Tous les mardis soir, Dame Antoinette Chabot tient salon - : Au programme, lecture d'extraits littéraires et de poèmes » Et si je possédais un piano, je pourrais, comme madame Sand, inviter un Chopin pour divertir mes invités. Mais faute d'un grand pianiste, je devrais sans doute me tourner vers l'un de nos si talentueux violoneux. Dans ma campagne isolée, loin des nouvelles inventions, je me prends comme une riche douairière. Ne ris pas!

Rich t'a sans doute raconté les moments difficiles que j'ai vécus en décembre dernier. J'aurais juré que cette damnée jambe qu'on a sacrifiée après mon accident était revenue comme un fantôme s'agripper à mon tronc déchaînant des lancinements intolérables. Joseph était désespéré de me voir tordue par la souffrance, geignant, incapable de fermer l'œil. Tu sais combien j'ai pu souffrir pendant les semaines qui ont suivi mon amputation, mais cette-fois-ci, j'ignore pour quelle raison, et le docteur aussi, le mal a resurgi. Puis maman m'a rendu visite le premier de l'an et, depuis ce jour, je me sens bien mieux, comme un forçat (ce mot n'a pas de féminin!) libéré de ses chaînes.

Tu m'écris que Rich te convie de plus en plus souvent à l'accompagner pour dîner en bonne compagnie avec des amis ou des clients. Je crois comprendre que tu crains de m'indisposer en acceptant ces invitations. Rich a été mon amour, je ne le nie pas, mais ma condition de femme brisée et rafistolée m'a forcée à rompre notre idylle qui ne faisait que débiter. J'ai mis mon cœur en berne et il s'est lentement desséché puis effiloché. Mais pour le temps qu'il me reste à vivre, j'accepte qu'il demeure mon ami et que, parfois, il fasse une incursion dans mon fragile univers, même si cela égratigne un cœur flétri. Sens-toi à l'aise chère amie. Ton amitié m'est précieuse et je veux la préserver jusqu'à mon dernier souffle. Et malgré un soupçon d'envie peut-être (mais non de jalousie), cela me conforte que ce soit une âme comme la tienne qui occupe la place.

Pour terminer, une anecdote pour te déridier un peu. Dimanche dernier, le brave curé Brunet a mis en garde les habitants du village de succomber à la tentation de produire ou même de transporter des boissons alcooliques au-delà de la frontière américaine, en raison de la Loi sur la prohibition nouvellement votée. Dans une envolée oratoire inoubliable, il les a voués, à l'avance, aux flammes éternelles. Ces élans sont risibles et n'ont pas un grand effet. La fringale du dollar balaye toute peur. Je suppose que la récession qui a frappé la métropole, à ce que racontent les journaux, crée encore plus de pauvreté et de privation. Est-ce à dire que les affaires du magasin ont été affectées?

À très bientôt, chère amie. Garde-toi en santé et n'oublie pas ta petite sœur!  
Antoinette

Samedi 22 mai 1920

Cher Rich,

Tu m'apprends que malgré la dépression qui a touché une partie de l'Amérique, les ventes du magasin des frères Dupuis n'ont pas trop souffert, sauf certains secteurs plus fragiles, ceux associés aux biens jugés futiles. L'idée que tu as suggérée de publier un catalogue, comme d'autres grands magasins fait son chemin, m'écris-tu. Cela permettrait, à ton avis, d'atteindre la population entière du Québec qui n'a pas accès, dans le milieu proche, à toutes les nouveautés et récentes créations. Tu as raison, car nos magasins de village n'ont pas le luxe d'offrir à leurs clients une grande variété d'articles et de modèles. Idée géniale que je t'encourage à défendre bec et ongles.

En passant, je te remercie pour le dernier envoi de disques de compositeurs classiques. Beaucoup de plaisir en perspective.

Un mot sur ma santé. Dans ma dernière missive, je t'ai abreuvé de mes plaintes au sujet des maux qui m'ont accablée en décembre dernier. Maintenant, je peux te dire que tout va mieux. La médication que mon ami le docteur a concocté, car il est aussi apothicaire, fait des merveilles. Le mal est toujours là qui guette, mais je peux le supporter.

Comme tu peux le constater, je saute du coq à l'âne, tu m'en excuseras. Comme je ne l'ai jamais fait auparavant, je veux te parler de Joseph, mon époux, un bon diable, sans instruction mais vaillant et attentionné. Je crois qu'il m'aime... Mais au fond, c'est celle que j'étais avant, à seize ans, dont il est resté amoureux. En ce temps-là les têtes se retournaient sur mon passage lorsque je sortais de l'église après la messe du dimanche. Il a accepté que notre mariage en soit un de convenance car il ne peut être consommé et je crois qu'il sera fidèle à son engagement. Et s'il arrivait qu'il jette un coup d'œil ailleurs, je ne serais pas personne à lui en tenir rigueur.

Mais on peut dire qu'il est fier de sa conquête. Chaque soir de beau temps, il me cale soigneusement dans son tilbury attelé à sa meilleure pouliche, et, d'une fois à l'autre nous faisons la tournée de tous les rangs de la paroisse, à vive allure quand le chemin n'est pas trop cahoteux. En route, nous faisons une halte chez des parents ou des amis pour faire causette. Je reviens de ces promenades un peu endolorie, mais toujours heureuse d'avoir senti l'air de ma campagne et l'affection de mes proches.

Flore m'a touché un mot de ses scrupules à propos de tes invitations. Je lui ai signifié clairement et sincèrement mon sentiment à cet égard, l'enjoignant de tendre l'oreille au sien et de suivre son inclination. Entre nous deux, je crois que les choses sont nettes.

Je te salue donc, cher fidèle ami et garde un petit coin dans ton cœur et dans ta tête pour...

...ton Antoinette

Jeudi 30 septembre 1920

Chère Flore,

Un immense merci en forme de ♥ pour le roman Notre-Dame de Paris de Victor Hugo et le recueil Les Feuilles d'automne que je viens de recevoir. C'est un auteur dont le souffle est puissant et qui nous insuffle par le fait même force et vigueur.

J'ai un nouveau neveu. Jeudi dernier, le 2, Eugénie, ma belle-sœur a mis au monde un autre garçon, beau comme un cœur et plein de vitalité. Il a été baptisé le jour même et s'appellera Adrien. C'est le choix de maman que je trouve, à mon goût, démodé et pas très convenable pour une jeune enfant. Elle a un faible pour les noms peu communs...

J'ai beaucoup d'inquiétude pour la santé de ma sœur Joséphine qui se détériore. Elle a maigri et sa pâleur fait peur. Et son mari, le bon Wilfrid, semble indifférent à son état. Il ne la maltraite pas, bien au contraire. C'est un bon bougre, attentionné et empressé à son égard. Mais on dirait qu'il ne se rend pas compte, ou qu'il refuse de voir la réalité en face, car ses enfants sont encore jeunes. Je le comprends. Et il y a la petite dernière, Marguerite, qui m'aime beaucoup. J'aimerais la prendre avec moi si sa mère y consent.

Ma propre santé n'est pas reluisante non plus. Ma jambe fantôme continue à me tenailler par intermittence et l'un de mes reins meurtri par l'accident a cessé de fonctionner, selon le docteur. Il craint que la situation n'empire et il ne me cache pas que le diagnostic d'une longévité écourtée à cinq années soit réel. Cela dit, il m'entoure de ses bons soins. Il m'a à la bonne, comme on dit. Les heures que nous passons ensemble à écouter des airs classiques est aussi utile à mon bien-être que ses potions.

Que te dire de l'attitude de Rich qui accueille tièdement tes prévenances. Je te comprends de vouloir créer un lien plus étroit avec lui. Il est beau, instruit et de bonne compagnie, même si sa vie est un peu brouillonne parfois. Qu'est-ce qui l'empêche de succomber à ta beauté et à ton charme? Je ne puis répondre à cette question. Je ne crois pas, pourtant, que j'en sois la cause. Que je souhaite demeurer son amie, cela je ne le conteste pas, mais étant donné ma condition de femme châtrée, dont le départ prochain pour l'autre monde est annoncé, il est clair et évident que je ne suis pas un obstacle à sa vie sentimentale. Mon mariage avec Joseph marquait mon choix définitif.

Il est inutile de désespérer, il faut laisser au temps le soin de tisser avec des fils nouveaux la trame de notre avenir. N'en suis-je pas un parfait exemple? Mon bonheur était total et voilà qu'un monstre de métal emballé m'écrabouille à moitié alors que je déambule tranquillement sur le trottoir. En un instant mon sort était fixé! Les desseins du maître de l'univers sont insondables. Crois en ta fortune, chère Flore. Je sais qu'elle te sourira!

Antoinette.

Mercredi 24 novembre 1920

Chère Flore,

Je suis en deuil, ma bonne amie. Ma sœur bien-aimée Joséphine, mère de 8 enfants, s'est éteinte à la maison il y a trois jours à la suite d'une longue maladie. Mariée en 1905, elle n'était âgée que de 37 ans. Maman est dévastée, elle qui l'a assistée jusqu'à son dernier souffle. Quant à papa Pierre, je ne l'ai jamais vu aussi abattu. Lui que je n'avais jamais vu verser une larme, sanglote à son chevet que cela me chavire. Douce, prévenante, Joséphine était sa préférée, surtout qu'habitait la maison voisine, il avait droit à ses attentions lorsqu'il passait la visiter presque chaque jour. Gentille, affable, elle était belle aussi, de cette beauté qui charme et transpire le bonheur.

La petite Marguerite, la cadette, qui a 4 ans, est inconsolable. Comme je l'ai souvent amenée à la maison et que peu à peu elle s'est attachée à moi, j'ai l'intention de demander à Wilfrid, de m'en confier la garde, pour un temps du moins. Je ne pense pas qu'il refusera, car il y a les sept autres se 6 à 14 ans pour lesquels il doit chercher une famille d'accueil en attendant de leur trouver une nouvelle maman. Je ne pense pas que Joseph s'opposera à cette décision. C'est un homme charitable qui, comme commerçant en vue, doit montrer à ses pratiques qu'il a le cœur sur la main. Il le fera aussi pour me faire plaisir, bien sûr!

Tu comprendras facilement, chère amie, que ce sera une consolation pour moi qui a été privée de la joie de l'enfantement et du plaisir de mater un bébé, de dorloter cette enfant, de la choyer, de l'entourer de mon amour... Sentiment bien égoïste, je l'avoue, mais qui m'aidera à aborder plus sereinement les derniers jours de mon existence. Porter un enfant, et même plusieurs comme maman, les accompagner jusqu'à l'âge adulte, c'est un rêve que j'ai toujours caressé et qui a été au cœur des projets d'avenir que nous avons ourdis Rich et moi. Il y a peut-être là une réponse à tes interrogations.

Ne t'inquiète pas, je vais apaiser ma peine en la partageant avec maman d'abord, papa, mon frère Alphée qui l'aimait tendrement et la belle Eugénie qui la considérait comme une sœur. Je suis mieux armée que quiconque, tu en as eu la preuve, pour affronter les pires malheurs. Et je peux te dire maintenant que les plus douloureux, les moins supportables ne sont pas ceux qui s'attaquent à la chair et aux os, mais ceux-là qui lancinent entre tes oreilles, dans ton crâne, et qui, sans cesse, t'assaillent de « pourquoi », « pourquoi moi » « pourquoi si jeune » et que ça ne finit pas et que l'avenir est un trou noir qui veut nous avaler tout rond. Sombres sont mes pensées en ce jour, je te l'accorde et je suis un peu désolée de t'imposer mes humeurs... Mais je me dis qu'une amie est là pour ça parfois, écouter et partager les chagrins...

Ta toujours amie, même dans les pleurs,

Antoinette

Dimanche 3 avril 1921

Chère amie,

Merci de te confier encore à ta lointaine amie qui vit comme une petite reine entourée de toutes les attentions, mais se sentant bien seule parfois à défaut d'avoir auprès d'elle une âme complice pour partager ses bonheurs comme ses chagrins. Parlant de bonheur, il faut que je te raconte...

L'autre jour, alors que Marguerite s'amuse près de la maison, un gros chaton s'est approché d'elle, sautillant, s'accrochant à ses bottes, mordillant ses lacets, comme s'il voulait jouer avec elle. Elle le repoussa d'abord gentiment, mais devant son insistance, elle se pencha pour le flatter. Il répondit à sa caresse en faisant le dos rond. Derrière les rideaux, j'épiais leur manège, curieuse de savoir comment se terminerait leur rencontre. Eh bien, aussitôt qu'elle mit les pieds dans la maison, les premiers mots que ma nièce prononça furent : « J'ai vu un tit'chat là dehors. Y é beau pis pas mal fin. J'aimerais ça l'avoir pour jouer. Je m'ennuie, des fois. » Elle avait pris sa petite voix suppliante, mais je résistai à l'envie de me laisser attendrir, sans d'abord en parler à Joseph. Déçue, la petite bougonna un peu, mais je me dis que les jours passant, sa mauvaise humeur se dissiperait. Les jours qui suivirent, chaque fois que Marguerite sortait dans la cour arrière, le chaton apparaissait comme par magie et faisait mille galipettes comme pour l'égayer. Et quand elle tardait à mettre le pied dehors, il prit l'habitude de venir gratter à la porte pour l'avertir qu'il l'attendait. Je résolus alors de récompenser son insistance en l'adoptant au grand plaisir de ma nièce qui me montra sa gratitude par mille cajoleries. Sa constance, sa persévérance, son obstination ont porté fruit, présage d'un lien qui sera durable. Et j'ai alors pensé à toi et à ton attirance pour Rich.

Depuis un certain temps, Joseph s'absente beaucoup et il a même découché à deux ou trois reprises. Il faut dire que c'est un rude travailleur et que son métier de maquignon en plus de celui de forgeron l'oblige à se déplacer dans les paroisses avoisinantes pour examiner des bêtes avant de les acquérir afin d'en faire le commerce. Oh, je ne me plains pas et même s'il lui arrivait de sauter la clôture, comme on dit, je ne lui en tiendrais pas rigueur, car je conçois bien qu'un homme dans la force de l'âge peut avoir besoin de jeter sa gourme de temps à autre.

Merci encore et toujours pour tous ces livres que tu m'adresses régulièrement, La Chartreuse de Parme de Stendhal et le Comte de Monte-Cristo de Dumas. La lecture est un passe-temps dont je ne lasse jamais. C'est un lien entre nous que je chéris.

Que la douceur du printemps qui arrive soit avec toi,

Ton amie de toujours,

Antoinette

Samedi 24 septembre 2021

Cher ami,

D'abord j'espère que ce mot te parviendra avant ton prochain anniversaire que je te souhaite joyeux ainsi que l'année à venir. Ici, dans ma retraite campagnarde, j'ai maintenant de la difficulté à imaginer la vie turbulente de la grande ville. Il y a même des jours où cela me manque! Je coule des jours parfois paisibles, parfois perturbés par des lancinations qui m'empêchent de me concentrer et de vaquer à mes modestes occupations quotidiennes.

J'ai adopté ma nièce Marguerite à la suite du décès de sa mère, ma sœur Joséphine. Elle est toute petite mais pleine d'énergie et toujours disposée à me prêter main forte. Flore t'a sans doute raconté l'histoire... Pour lui faire plaisir, j'ai aussi adopté un gentil minou, un chaton tout gris à rayures pâles qu'elle a nommé Foufou, car il n'arrête pas de sautiller, de la poursuivre partout, de la mordiller. C'est un duo un peu turbulent mais distrayant. Pendant quelques instants, je me sens devenir une maman et cela me remplit d'aise.

Je te dis un mot de maman Aurélie, car je sais que tu as gardé de tes rencontres avec elle un excellent souvenir. La mort de Joséphine l'a chavirée, mais, tu sais, les personnes comme elle qui ont fait face à de multiples difficultés et embûches font preuve d'une, résignation, d'un fatalisme, difficiles à concevoir. La même chose pour papa Pierre, mais lui, il lui arrive plus souvent de sombrer dans un état d'abattement qui peut durer des jours. Je crois bien qu'il se cache alors pour ruminer sa peine et sa douleur, car dans ces moments-là, il a tendance à s'isoler aux confins de la ferme. Je le sais pour l'avoir suivi et épié autrefois, lorsque j'étais fillette. Pauvre papa, la dureté de la vie a rogné ses forces.

Belle-sœur Eugénie attend un enfant pour la troisième fois. Il devrait voir la lumière vers le temps de Noël, selon son médecin. Il trouve exagérée, il me l'a confié, cette obsession des curés à obliger les femmes à enfanter coup sur coup année après année. Il croit que cela engendre beaucoup de misère et de deuils dans nos campagnes.

Voilà ma gazette, banale et décousue, en cette fin d'été qui fut ici, en tout cas, plutôt frais et pluvieux. Pour les habitants, cela a de l'importance pour leurs récoltes.

Sur cela, je te laisse, toujours avec un léger frémissement au cœur, en t'exhortant à prendre bien soin de petite Sœur qui t'affectionne beaucoup.

Ton amie pour toujours,

Antoinette

Dimanche 2 janvier 2022

Chère Flore,

J'espère que tu te portes bien, en ce début d'année, que ta santé est bonne et que ton humeur est au beau fixe. L'annonce du départ de Rich pour une tournée européenne de plusieurs mois des grands magasins à rayons a dû te bouleverser. Mais je ne crois pas qu'il soit parti pour t'indisposer ou te faire comprendre qu'il souhaitait te bannir de sa vie. Tout d'abord, cette mission lui a été imposée par son frère Albert, le président de l'entreprise qui gère le magasin. Le poste qu'il occupe consiste justement à s'assurer que la variété et la qualité des marchandises acquises pour être mises en vente soit optimale, et que la satisfaction des clients toujours sans faille. Et comme c'est un gentleman, je suis assurée qu'il t'éclairera ponctuellement ses allées et venues. Et surtout, ne désespère pas. Cette longue séparation permettra peut-être de faire le point sur vos sentiments l'un envers l'autre.

J'ai hésité longtemps avant de décider de te raconter un si grand malheur... Le 18 décembre, belle-sœur Eugénie mettait au monde un troisième garçon, comme les deux premiers, beau, grand, vigoureux. Mais comme c'est la coutume, il fallait le faire ondoyer le jour même. On emmaillota donc le nouveau-né à double épaisseur avant de le conduire à la sacristie de l'église paroissiale, dans un traîneau tiré par un cheval. Non chauffé, l'endroit était froid comme un iglou. Comme pour faire les onctions d'usage et procéder à l'ondoiement, on dût dénuder à moitié l'enfant tout trempé de sueur, il prit froid et montra, dès son retour à la maison, des symptômes d'une sorte de méningite sévère : il pleurait, geignait, se tortillait de douleur malgré les attentions qu'on lui portait, les compresses, les onguents qu'on lui appliquait. On manda le docteur qui accourut, mais constatant l'état du pauvre enfant, il s'avéra incapable d'émettre un diagnostic encourageant. Il laissa un médicament sensé calmer la douleur et, secoué, il siffla entre ses dents, en sortant « Pourquoi ces simagrées, si c'est pour condamner à mort un pauvre enfant! »

Pendant quatre jours, quatre jours, la pauvre Eugénie, en couches, serra sur sa poitrine son bébé suffoquant à force de geindre, tâchant de calmer son mal, étanchant le pus qui suppurait de ses yeux et de ses oreilles. Et le cinquième jour, la veille de Noël, Charles-Édouard, le nom qu'on lui avait donné, passa dans l'autre monde, comme un Jésus sacrifié. Je me demande comment la pauvre Eugénie à pu survivre à une telle tragédie? Quelle force! Le mot courage ne suffit pas dans une telle circonstance. Je ne trouve pas de mot assez éclatant pour exprimer cette grandeur de caractère. Pareil pour maman Aurélie et papa Pierre, sans oublier son Alphée qui l'a secondée, veillant à ses côtés pendant toutes ces nuits d'insomnie.

Antoinette



Samedi 25 juin 2022

Chère Flore

Tu m'annonces qu'en l'absence de Rich tu as accepté les invitations d'un nouveau prétendant. Un aimable garçon, gentil, poli, bien mis, mais qui n'as pas la prestance ou la grande culture de Rich. Il te distrait, te fait rire, tu aimes bien sa compagnie, mais à ce que je peux comprendre, il manque de cette flamme qui ferait chavirer ton cœur.

Quant à Rich, qui ne te donne que rarement de ses nouvelles, il ne semble plus autant occuper tes pensées. Et c'est tant mieux. Tu es belle, brillante, éduquée, compatissante, il est impossible que tu ne le rencontres pas cet amour unique, celui qui s'insinue sous la peau, nous emplit d'un sentiment de plénitude et de contentement, même les jours de pluie et de tristesse. Je l'ai connu cet amour. Difficile de le décrire, de l'expliquer, car il échappe à la compréhension, à la raison. Il est, comment dire, pure sensation, celle d'un bien-être, d'un débordement, d'une exubérance, d'un état proche de la félicité. Si j'ai survécu à mon terrible accident, c'est sans doute en raison de cet état de grâce qui m'habitait. Et je crois bien qu'il ne me quittera qu'à mon dernier souffle. Encore faut-il qu'il soit partagé. Par quel miracle cela se produit-il? Mystère, enfoui dans les arcanes du cerveau humain, qu'il suffit parfois d'un regard, d'un geste, d'une moue pour le déclencher, le provoquer. En attendant, ne te prive pas des plaisirs que t'offre ton jeune cavalier. Voilà, chère amie... À chacun son histoire, sa destinée...

Avant de conclure. Il faut que je te raconte un petit épisode de notre vie paroissiale qui te fera certainement sourire. Il y a deux semaines, nous avons eu droit, au sous-sol de la sacristie, à la projection de scènes de guerre, celle qui fait des milliers de victimes outre-mer. On y montrait nos soldats pataugeant dans les tranchées boueuses ou se faisant faucher par les tirs des canons ennemis. Bien sûr, la plupart des spectateurs qui n'avaient jamais eu l'occasion de voir des images animées étaient esbaudis. C'est Joseph qui tenait mordicus à assister à cette projection. En l'absence d'électricité, le projecteur était alimenté par une dynamo bruyante ronflant à l'extérieur.

Merci encore une fois pour les derniers livres que tu m'as envoyés, particulièrement le roman Siddhartha de Herman Hesse récemment paru. Chaque page que je tourne me relie à toi.

Antoinette

Dimanche 25 septembre 2022

Cher Rich

Lettre brève. Décousue en manière de courtopointe. Je me fatigue vite. Des douleurs de plus en plus vives ne cessent de me lancer.

Je t'envoie un bouquet de bons souhaits pour ton anniversaire qui j'espère te parviendra. Je suis peiné de ne pas avoir pu, une fois encore, t'offrir un cadeau bien choisi.

Tu me parles d'un accident tu as eu à Rome, presque identique à celui qui m'a lassée amputée. Tu essaies de me rassurer en mentionnant que les séquelles sont mineures, une légère claudication qui va disparaître avec le temps. Connaissant ta propension à minimiser tes malheurs, je m'inquiète quand même.

Mlle merci pour toute cette musique qui m'est arrivée directement de France. Bach et Haendel sont toujours un baume sur mes maux, meilleur que toutes les potions du docteur.

Flore m'a appris, comme à toi, sans doute, qu'elle a cédé aux avances d'un prétendant. Je l'ai encouragée à aller de l'avant dans cette idylle. Je me suis demandée alors si ce conseil ne cachait pas un souhait inavoué de l'éloigner de toi et, pire, un sentiment inconscient de jalousie. Et lorsque j'ai pris conscience que cela était possible, je me suis trouvée bien laide. Tu es l'homme de ma vie et il me faut bien l'admettre jusqu'à ce que mes yeux cessent de voir la lumière. Et puis, la folle du logis plongeant dans ses ruminations, j'en suis arrivée à conclure que cela faisait peut-être de nous des sœurs-miroir.

Flore t'a sans doute touché un mot du grand malheur qui a frappé ma belle-sœur Eugénie. Perdre un enfant sitôt après sa naissance, et de cette manière sordide, est un choc brutal. Il en faut de la foi, une dose extrême de fatalisme, pour ne pas succomber sous le poids d'une telle épreuve. La force tranquille mais inflexible de maman Aurélie dans ces moments -là y est certainement pour quelque chose.

Puisque tu m'écris que ta tournée européenne est fructueuse à tous égards, je te souhaite d'autres succès et un retour prochain sans encombre.

Je t'embrasse,

Antoinette

Dimanche 22 janvier 2023

Chère Flore,

Je crois bien que les médecins qui m'ont sauvé la vie après mon amputation avaient raison. Selon eux, la durée de ma vie ne dépasserait pas cinq ou six ans. Eh bien, de jour en jour je sens mes forces décliner. La célébration du Jour de l'an chez mes parents m'a redonné un peu d'allant et de vigueur, vite dissipés. Je m'étiole comme une rose au milieu du désert. Le mince espoir que j'avais conservé malgré tout m'abandonne. Joseph fait son possible pour me faciliter la vie. Il m'exhorte à demeurer courageuse. J'ai juste trente ans... Certains jours, je me révolte, je crie dans ma tête à l'injustice. Et puis je pense à ce neveu mort à cinq jours dans des douleurs atroces. Il n'avait pas eu le temps, lui, d'apprécier le plaisir d'habiter un corps humain, malgré les soubresauts de la vie. Vois-tu, chère amie, je voudrais passer du temps encore ici-bas en dépit de ma vie terne et déplorable.

Même souvent alitée, je peux encore lire et écouter de la musique. Sans ces baumes sur mes blessures et mes humeurs, j'ignore où j'en serais. Et puis, il y a les visites de plus en plus fréquentes de mes bons parents et de quelques amis aussi. Leur présence et leurs bonnes paroles me font du bien. Les mots de maman Aurélie en particulier ont le magique pouvoir de tempérer mes angoisses de plus en plus fréquentes.

Tu m'annonces que tu as l'intention de mettre au pacage (comme on dit chez nous) ton jeune prétendant. Que te dire, sinon que tu dois bien réfléchir à tes raisons... Quant à l'idée que tu évoque de retourner chez les religieuses, je la trouve, disons, cocasse... Tu aimes aider les gens, leur prodiguer du bien-être... Je le sais, pendant des mois, tu as été mon ange tutélaire. Tu peux certainement trouver un bon emploi comme infirmière. Les besoins sont grands. Et si les religieuses ne veulent pas de toi, tant pis et tant mieux!

Un évènement qui a eu beaucoup de retentissement ici. Notre bon curé Brunet, malade, a quitté avant le dernier Noël. C'était un prêtre avant-gardiste, ami de la musique. Il avait fait installer un orgue Casavant dans l'église. Il a été remplacé par l'abbé Eugène Morneau.

Le docteur Chabot, vient d'entrer. Il vient chaque semaine et des fois plus souvent pour soulager mes maux et me reconforter. Sa voix bourrue qui peut choquer au premier abord, a le don de m'apaiser. Il me force à dompter mes fantômes. Je l'aime et il me le rend bien. IL m'a fait part de l'accouchement de ma belle-sœur Eugénie, l'avant-veille. Un gros bébé bien en santé. Une fille, cette-fois-ci qui s'appellera Rita. Les naissances sont rapprochées, trop selon le docteur qui blâme les curés.

Reste tout près, chère amie. J'ai besoin plus que jamais de ton amitié, de ta douceur et de ta bonté.

Antoinette

Dimanche 2 avril 2023

Cher Rich, chère Flore,

Ceci sera mon dernier message. Je l'adresse à vous deux car je sais que vous êtes les seules personnes, outre mes bons parents, qui conserveront de moi le plus long et vif souvenir. J'ignorais qu'il était si difficile d'envisager mon départ définitif pour un au-delà, un Paradis, dit-on, mais inconnu, rempli de mystère. Il n'est visible qu'à travers l'œil de la Foi. La mienne est émoussée.

Je me sens basculer dans une autre dimension, vague souvenir qui bientôt s'évanouira comme un parfum vaportant beaux. Dans cent ans qui pensera- encore à moi, morte à trente ans à peine. Amputée de ma féminité, le sacrifice de la vie est moins lourd. Si j'en crois maman Aurélie, la prophétesse, c'est un neveu inespéré (rejeton improbable), à la plume encore alerte, à l'oreille attentive, qui rapportera pour la postérité quelques bribes de tes derniers jours ici-bas. Au crépuscule de sa vie, il racontera cette histoire ô combien triste et malheureuse.

Comme de biens, je n'en possède que peu, ceux-là seulement que m'ont valu le sacrifice d'une jambe, je n'ai rien d'autre à léguer que mes pensées les plus douces et les plus chaleureuses, d'abord à mes parents, bien sûr, qui ont fait de moi ce que je suis, qui m'ont transmis dans leur sang et par leur exemple les traits d'une créature qu'on dit attrayante, affable, attachante, mais aussi courageuse, vaillante, stoïque. Ils me manqueront même dans mon éternité.

Et il y a vous deux... Comment dire, qui malgré mes malheurs avez rempli ma vie de votre présence, de votre générosité, de vos bontés, de votre amour.

À toi Richard qui n'a cessé de me manifester de toutes les façons ton indéfectible attachement, malgré mes réticences à me laisser cajoler et aimer parce que dépouillée de mes attributs féminins, je lègue le pactole d'amour qui, gonfle, gonfle, s'amplifie depuis le jour où tu as posé les yeux sur moi. Puisse-t-il enrober ton cœur jusqu'à l'éternité.

Et à toi, chère Flore, je fais don en retour et sans restriction des bontés que tu as eues à mon égard, de ta générosité, de ta compassion, de ta franchise, de ton ouverture d'esprit. Une amitié aussi parfaite et sincère ne peut se décrire, mais il se pourrait que même dans la mort elle m'habite.

C'est bientôt fini. Je sens que je m'en vais. Mon Dieu, c'est à la fois si doux et difficile... Souvenez-vous de moi. De là-haut je vous décocherai peut-être des traits de mon affection sans borne. Adieu! Adieu!

Pour toujours, votre Antoinette

## Épilogue

### Les soupirs d'Aurélie

Ma plume est lourde comme le plomb. Mes vieux doigts sont rendus si gourds par tant de travaux qu'ils ont accomplis, pour que mes enfants n'aient jamais faim ou soif et toujours soient vêtus correctement, qu'ils peinent à tracer les mots et à les enchaîner les uns aux autres.

C'est dans mes bras que s'est éteinte Antoinette, comme un cierge tout blanc dont la flamme vacillante est soudain emportée par le souffle invisible de la mort. Pendant des jours je l'ai soutenue dans sa lutte pour la vie. Sentant ses forces l'abandonner depuis quelque temps, elle se préparait au sort qui l'attendait. Mais plus les jours coulaient, ses angoisses face au grand vide la mettaient dans un état d'hébétude que je n'arrivais pas à contenir malgré mes attentions et mes caresses. Dans son délire, elle me disait qu'avec sa mort, le monde lui-même serait effacé, aboli et que c'est cette pensée qui la terrorisait, au fond, qui l'empêchait de s'en aller tout doucement. Je la laissais ainsi divaguer, consciente que dans le passage sombre qu'elle traversait, les idées et les songes étaient d'encre et de suie. Peut-être revivait-elle des moments de ce sinistre accident qui l'avait laissée blessée et meurtrie pour la vie. Puis, la lumière réapparut. Elle redevint sereine et, ensemble, domptant nos larmes et notre chagrin, nous échangeâmes à voix basse quelques heureux souvenirs. Pierre était là, plus malheureux que tous les cailloux de sa méchante terre, encerclant ses mains froides dans les siennes, roides et calleuses. C'est ainsi qu'au bout de sa vie, ses paupières, comme des rideaux de scène, se refermèrent sur le dernier acte de sa vie.

J'étais malheureuse et doublement, Après Joséphine en 1920, c'était maintenant Antoinette qui m'était enlevée. Des sept filles que j'avais portées dans mon ventre, il n'en restait qu'une seule vivante, Maria, veuve de Pierre Lambert, habitant au loin, à Somersworth, aux États. Ludivine, les deux Léontine, Albertine, toutes trépassées dans cette même ville. Ai-je mérité un tel sort! Comme ai-je pu surmonter de tels malheurs? Sans compter mon Joseph emporté par la maladie du coton à peine adulte, à 22 ans. Comment ai-je pu survivre à ces deuils? On me dit forte et courageuse, mais je suis accablée. La mort me cerne de partout! Et Sauveur que j'ai confié à des parents à sa naissance et qui me reproche maintenant de ne l'avoir pas recouvré. Il est pourtant traité comme un prince par ce couple qui a insisté pour l'adopter. Et il n'y a pas si longtemps, l'agonie insupportable de Charles-Édouard, le fils d'Eugénie, nous avons versé des larmes ensemble et nos hommes aussi, discrètement dans un coin.

Je ne suis pas plaignarde, je crois que mon Pierre peut en attester. Mais ce dernier coup du sort m'a réduite dans un état d'abattement que je n'avais jamais connu jusqu'à présent. Pour adoucir mon chagrin, j'ai obtenu de son père Wilfrid, la permission de prendre Marguerite à la maison, avec son chat Foufou, bien sûr. Sa mère disparue,

maintenant sa tante, elle a besoin de se retrouver avec des gens qu'elle aime. Elle s'occupe de Maurice, d'Adrien et de Rita comme une grande sœur. C'est ainsi que mon cœur et celui de Pierre retrouvent leur cadence.

Le jour des funérailles, l'église était remplie, bien sûr. En fait tous les habitants de la paroisse avaient voulu assister à la cérémonie que l'époux d'Antoinette avait voulu remarquable. L'intérieur avait été orné de violet, comme il se doit dans le cas des grandes célébrations. Deux personnages inconnus, un homme élégant vêtu d'un long manteau et une jeune femme chic, faisaient tourner toutes les têtes. Ils étaient arrivés tôt le matin dans une rutilante Packard marine stationnée face au parvis. Les chuchotements se répandaient en supputations de toutes sortes. « Qui étaient ces étrangers, ces intrus? Ainsi vêtus, ils devaient venir de la ville. Était-ce un couple ami de la défunte? » Je pense que mon Pierre et moi étions les seuls à connaître leur identité, et j'en étais bien heureuse.

Mais quelle surprise ce fut, une fois revenus à notre maison de la Cinquième, de les voir survenir tous les deux dans un nuage de poussière. Ils tenaient à visiter le lieu où était née Antoinette et avait vécu son enfance. Ils souhaitaient partager un peu notre tristesse. Ils avaient apporté avec eux un panier de victuailles que nous dégustâmes ensemble, avec Eugénie, Alphée et les enfants, assis par terre sur une catalogue étalée sous le grand pommier près du jardin. Un rayon de gaîté vint réchauffer ces agapes impromptues. Même Pierre, si timide, d'habitude réservé et peu disert, se mêla à la conversation, heureux de partager quelques souvenirs de sa chère fille.

Avant son départ, Richard (dont c'était le prénom véritable) me remit une enveloppe qui contenait une lettre qu'il avait écrite, mais qu'il ne m'avait jamais adressée en espérant, me confia-t-il, pouvoir me la remettre en main propre un jour. Elle cachait un secret connu de lui seul. Un secret qu'il avait gardé pour éviter de blesser celle qu'il aimait plus que tout.

J'étais curieuse de savoir, mais je ne décachetai pas tout de suite l'enveloppe. Qu'est-ce qui, dans la vie de mon Antoinette, avait pu m'échapper. Elle avait une telle confiance en moi qu'elle me confiait tout, ses peines comme ses joies. Même Flore, qui avait été témoin de la scène, était restée bouche bée, interdite. Elle, sa meilleure amie, semblait n'en rien savoir.

Après leur départ, et la promesse répétée qu'ils reviendraient tous deux nous visiter chaque année à pareille date, si possible, ils reprirent la route pour la métropole.

Je me résolus enfin à affronter la vérité et extirpai de l'enveloppe un feuillet soigneusement plié dont l'en-tête portait la mention du magasin où avait travaillé Antoinette. À mes côtés. Pierre, l'air songeur, m'observait balayer des yeux les premières lignes... Puis, je commençai à lire tout haut...

« Chère maman Aurélie, mère de mon unique amour, qui m'avez ébloui dès notre première rencontre, car j'ai alors compris pourquoi votre Antoinette m'a envoûté après seulement quelques paroles échangées. Oh, ce n'était pas une séductrice, une enjôleuse, une aguicheuse, mais comme vous, une femme droite, sincère, brillante et transparente comme le pur diamant.

Je l'ai courtisée et après de longs mois, elle a accepté que nous soyons amants. Connaissant vos croyances et vos valeurs, je craignais que vous puissiez réprouber cette liaison. Plus d'une fois donc, je la pressai de m'épouser. Mais chaque fois elle m'opposait un refus. Peut-être craignait-elle la réaction de ma famille, car nous n'étions pas du même monde. Un mariage intime devant prêtre et témoins ne lui convenait pas davantage. Je cessai donc de l'importuner à ce propos. Était-ce superstition de sa part? Nous étions parfaitement heureux et elle semblait redouter que notre relation souffre d'un changement de statut.

Quant au secret, que vous garderez, je n'en doute pas, le voici. Il est de taille et j'espère seulement qu'en vous le dévoilant, je ne ternirai pas ma réputation à vos yeux. Au moment de l'accident, le chirurgien qui lui prodigua les premiers secours se rendit vite compte qu'Antoinette portait un enfant. Il devait naître bientôt, votre fille devant vous en dévoiler la primeur lors de la visite qu'elle comptait vous faire dans les jours suivants. Par quel miracle cela fut-il possible, le fœtus n'avait pas été touché et le bébé qu'elle portait était presque indemne. Lorsqu'elle se rétablit, je n'eus jamais le courage de lui révéler la vérité. Et plus le temps passait, plus lourd s'alourdissait le secret. À ma grande honte et rongé par le remords, je continuai à me taire. Le plus surprenant et incompréhensible, c'est que jamais elle ne me posa une question sur le sort de l'enfant qu'elle portait. Son rêve d'une vie de femme normale, capable d'enfanter et de pourvoir, comme sa mère, au bien-être de sa progéniture, lui avait été arraché. Et son cerveau, comme par miracle, en avait effacé même le souvenir.

Je prie le ciel pour que vous me pardonniez ma lâcheté et que nous puissions nous revoir souvent, vous la maman de mon aimée.

L'enfant, un garçon, est beau, grand, intelligent, débrouillard. En fait il possède toutes les qualités de sa mère. Il est toute ma vie et la remplacera à jamais dans mon cœur... Je vous l'emmènerai un jour prochain si vous le souhaitez. Et peut-être, ainsi, pourrons-nous lui dévoiler la vérité sur sa mère en même temps que des pans de sa vie. Et, j'en suis convaincu, il tombera en amour avec vous comme je me suis un jour amouraché follement de votre fille. Le l'ai nommé Emmanuel, celui qui est venu...

Richard D

C'est les yeux inondés de larmes et la gorge étranglée par des sanglots que je terminai la lecture de la lettre. Près de moi, Pierre, affaissé, hoquetait faiblement. En voulais-je à Richard de cette révélation? Avait-il bien fait de garder le silence? Connaissant son état, il avait sans doute préféré épargner à son aimée la gêne de son infirmité devant son fils. Mais comment savoir ce qui couvait vraiment dans son esprit? J'ai toujours cru qu'il est inutile de s'apitoyer sur le passé, irréversible, irrévocable de toute façon. J'ai appris amèrement que nos larmes et nos récriminations n'y peuvent rien. J'ai un petit-fils que j'ai hâte de connaître et de serrer dans mes bras. En vérité, c'est tout ce qui compte. Mon Pierre le comprendra aussi. Ce qui est arrivé devait arriver. Il importe peu qu'on l'accepte ou pas.

Maintenant que mon Antoinette repose en paix au cimetière, je peux me permettre, d'exprimer mon sentiment sur les dernières années de sa vie. C'est à mon insistance qu'elle est revenue habiter dans son village natal. Je n'avais pas prévu que, malgré sa grave infirmité, elle ferait l'objet d'autant d'attentions la part des garçons à marier. Mais elle était riche, du moins le croyait-on, car il était notoire que son accident lui avait valu une forte indemnité. Plus âgé qu'elle, Joseph, fils du forgeron du village, un commerçant aisé, lui fit une cour pressante. Il n'était pas très beau, peu instruit, mais avait la réputation d'un homme vaillant et honnête. À côté de Richard, il ne faisait pas le poids, mais bon, Antoinette avait déjà fait son choix. Elle accepta donc de l'épouser. À ses conditions, m'avait-elle confié.

Il fut un bon mari, je le crois. Du moins jamais ne s'en plaignit-elle. Heureuse, certainement pas, ayant abandonné derrière elle son unique amour. Elle ne manqua toutefois de rien et fut l'objet de beaucoup de prévenance. Mais ce que j'avais pressenti au moment de l'annonce de leur union, se vérifia aussitôt qu'Antoinette fut mise en terre. Tous ses biens, dont certains qu'elle avait nommément destinés à des parentes, avaient disparu des coffres et des placards de sa maison. Quant à l'argent, on n'en revit jamais même une token. Ce n'est pas cela qui m'a indignée, mais le fait que, d'un coup, on ait spolié le peu qu'il restait de ma fille, ses vêtements, ses bijoux, ses livres, ses disques, même son phonographe...

Fin